

Journal de Yvonne JENNESSON PERIQUET

Ferme du Bois d'Arc Gincrey 55400 ETAIN

S'il m'arrivait malheur je prie ceux qui trouveront ce carnet de le remettre avec le coffret et tout ce que l'on trouvera à Mr Ernest Jennesson Bois d'Arcq par Etain Meuse ou bien 44eme Régiment de territoriale 13ème compagnie Miribelle Verdun.

Mercredi 22 juillet 1914

Aujourd'hui, je commence à faire mon journal. Est-ce un caprice qui doit passer au bout de quelques temps ou qui va durer. En tout cas je n'y vois pas d'inconvénient car comme cela je m'exercerai à écrire chaque jour.

Hier maman est partie à Athus. Papa l'a conduite le matin avec le char à banc et Japonaise jusqu'à Remany et de là, elle est partie prendre le train à Spincourt avec madame Palles; elle a ramené 60 poulettes. Le soir Henry Pallès est venu la ramener vers 18 H 1/2. Henry Huguenin est venu dire qu'il fallait conduire trois boeufs a Sery aujourd'hui, Ma journée a été très bien remplie à faire mon travail et celui de maman.

Aujourd'hui, la matinée s'est écoulée très calme. J'ai reçu le petit écho et ai lu Entre Deux Ames qui devient de plus en plus passionnant.

Depuis hier, il pleut l'après dîner. J'ai brodé le mouchoir de poche. Monsieur PERIQUET est venu pour aller avec papa reconnaître la limite du pré de la chevalerie.

Jeudi 23 Juillet 1914

Aujourd'hui, il a plu toute la matinée. Le matin, M. PERIN est venu pour tailler les arbres mais il a dû retourner parce qu'il pleuvait trop fort. Madame PERNET de Morgemoulin est morte.

Anus a écrit et nous lui conduisons encore le beurre samedi. Nous n'irons pas au marché nous allons vendre 1,10 F. la livre de beurre. L'impôt sur le revenu est voté, ce qui met en émoi mes parents. Nous avons malaxé le beurre.

Pendant midi j'ai dessiné un chat qui n'est pas achevé, il est bien, j'aime toujours beaucoup dessiner. J'ai reçu une carte d'oncle Louis qui est à Virton.

Il nous manque quatre poulettes : deux hier et deux aujourd'hui.

24 Juillet 1914

Aujourd'hui, j'aurai été en avance dans mon travail si nous n'avions pas arrangé le beurre le matin.

A 6 heures, papa a été conduire Loulou à Baroncourt. Je n'ai fait que de l'apercevoir partir car je venais seulement de me lever et n'ai pas pu lui donner un dernier morceau de sucre pauvre poulain. Papa est rentré à trois heures, il a acheté une vache chez Roussel de Senon. J'ai été chez Madame Dautel. Après nos poulets elle m'a dit que Mme Pelte et M. Pelte fils sont venus au Château aujourd'hui. Il pleut toujours. Le temps est très triste mais je crois qu'il fera beau demain.

Je pense aller à Senon chercher les Pèlerins.

Comme j'aime déjà beaucoup mon cher journal quand j'aurai le temps, j'y inscrirai les souvenirs de ma vie de 16 ans et demie.

Aujourd'hui, je n'ai pas eu de semonce. On écrème déjà, je me sauve aider maman qui doit s'impatienter. J'ai encore les lapins à soigner, les groseilles à cueillir, des chaussures à faire .et il est 18 H. 1/2.

Au revoir, bonsoir mon cher journal que j'aime déjà comme un confident et ami muet à qui je puis tout dire mes peines et mes joies ma petite vie enfin.

Samedi 25 juillet 1914

J'ai lavé la cuisine le matin. Monsieur Gauche bourrelier est venu pour raccommoder les harnais. Papa est parti à Senon avec Louis pour ferrer. Nous étions très en retard pour dîner et voilà qu'au milieu M. et Mme PERIQUET et Messieurs PELTE père et fils se sont apportés en auto. Papa n'était pas rentré et ils sont partis à l'étang. Madame PERIQUET est resté puis papa est revenu. Il a dîné et les messieurs sont rentrés et maman est parti avec en auto au Château . M. Gauche vient de regarder pour refaire nos sommiers. Il pleut toujours avec du grand vent et il fait froid.

MA VIE

Je suis née le 16 janvier 1898. Maman s'appelle Rosalie Lamorlette. Papa Ernest Jennesson. Mon enfance a été celle d'un enfant qui s'ouvre normalement à la vie. Nous habitons Dommary-Baroncourt, petit village du canton de Spincourt qui a seulement pris de l'importance il y a 10 ans par l'installation des mines à Bouliqny et Amermont, village originaire de papa qui est né à Serelle, ferme de la commune de Loison même canton. Dans ma jeunesse, j'allais souvent à Grémilly, pays de maman. A 2 ou 3 ans, je fis une bronchite qui mit mes jours en danger. A 4 ans l'on me conduit sur les bancs de la classe. Vers cet âge, j'eus la main coupée par un morceau de bois tombé de 3 m de hauteur. Fin 1903 mes parents achetèrent une ferme nommée Bois d'Arcq pour 45 000 F. Deux ans après en Avril 1905 mes parents vinrent s'installer au Bois d'Arcq et me mirent en classe à Grémilly chez ma grand-mère et chez tante Adèle. En janvier 1906, nous eûmes le grand chagrin de perdre grand'mère emportée par une grippe infectieuse (c'était une sainte femme). En juillet de cette même année, j'attrapais la petite vérole. Grâce aux bons soins de tante Adèle, je guéris et n'eus pas de traces dans le visage. En octobre 1906, mes parents me mirent en pension à la Ste famille à Etain tenue par les soeurs de la Doctrine Chrétienne. Je m'ennuyais beaucoup. A la fin de l'année scolaire, on expulsa mes maîtresses qui partirent à Virton se réunir au pensionnat de Pont-à-Mousson et je les suivis à la Villa Ste Lucie à Virton . La seconde année le 13 mai 1909, je fis ma première communion. Après une bonne retraite de 3 jours mes parents, tante Lucie, parrain sont venus à la cérémonie. Nous avons dîné à la Villa et nous avons soupé au Cheval Blanc. Dans l'après-midi après vêpres nous nous sommes fait photographier. Le lendemain nous avons été à Arlon sans parrain qui est reparti le matin. A 3 heures, mes parents sont partis avec M. et Mme Touchot de Buzy. Nous pleurions Marguerite Touchot et moi même. Mes compagnes de première communion sont Marguerite Touchot, Albertine Strasser, Madeleine Ramas, Hélène Ramas. Le 26 juin, je passai le certificat d'étude.

En 1910 je montai dans la classe de la pauvre chère Soeur St Albert. En 1911, je passai le 1er ordre le 1er juin. Pendant les vacances de Pâques la chère Ste Albert contracta un rhume puis une laryngite et finalement se rompit un vaisseau et c'est le soir de la première communion de Marie Simonin qu'elle s'alita. Quand le docteur est arrivé à cautériser le vaisseau elle fut envoyée à Nancy mais elle était tellement faible qu'elle mourut le 11 septembre 1911. J'avais voué à cette chère maîtresse une très vive affection et quand elle m'a manqué je n'ai pu m'habituer au pensionnat. J'étais toujours heureuse de revenir aux vacances dans ma famille près de mes parents que j'aime à la folie. N'ayant jamais eu de frère, ni de soeur j'ai reporté sur eux toute mon affection. Mon Dieu, ma bonne Mère, conservez-les moi longtemps.

Après le premier ordre, maman est venue me chercher pour venir l'aider jusqu'au mois d'octobre où je repartais en pension avec Charlotte, ma cousine. Je ne faisais plus que l'ouvrir ayant affaire à une maîtresse Ste Véronique qui ne nous laissait pas travailler et nous faisait courir de droite à gauche toute la journée et ayant été remise le matin avec les élèves de l'alliance pour travailler quand Marie Toussaint qui était avec moi en premier ordre a été au cours supérieur.

J'ai été complètement dégoûtée de la pension car le matin nous travaillions en classe et l'après-midi nous brodions et ayant goûté de la liberté, ne pouvant m'habituer avec Soeur Renée qui remplaçait Soeur St Albert, je ne voulus plus rester à Virton ce que voyant mes Parents m'ont retiré au nouvel an. Et ainsi à quatorze ans, j'ai commencé la vie de famille que je conduis. Au mois de mai de l'année 1912, M. et Madame PERIQUET sont venus s'installer à Pierreville. Cette année-ci au mois de mai, j'ai été avec Madame PERIQUET dans sa famille. Le mardi 5 mai nous avons été en train puis de Metz à Walwise en auto. Le 8 mai je suis partie pour Virton en passant par Thionville p.p Luxembourg -Arlon et Virton. Le mardi 12 Charlotte fit sa première communion. Maman était venue nous sommes retournées le 13 par Montmédy et Gremilly. Je me suis très bien amusée cette semaine là. Au commencement d'août 1909, nous avons été à l'exposition de Nancy avec oncle Louis.

Dimanche 26 Juillet

Aujourd'hui, nous nous sommes décidés en coup de vent à aller à Grémilly. Oncle Louis nous a dit que la guerre chauffait entre l'Autriche, la Serbie, la Russie, l'Allemagne et la France. M. Périquet et M. Pelte ont été aux Woirières pour voir la ferme. Je pense qu'ils ont l'idée de l'acheter. Nous ayons sauté à la corde avec Charlotte et Alice nous nous sommes très bien amusées.

Lundi 27 Juillet 1914

Aujourd'hui, j'ai été à Etain avec papa. J'ai acheté une paire de chaussures nous sommes rentrés à midi. J'ai acheté un coffret pour enfermer ce carnet dedans. M. Gauche refait mon sommier.

Mardi 28 Juillet 1914

La journée s'écoule tranquille, il pleut toujours, nous avons été chercher cinq bottes de pois.

Mercredi 29 Juillet 1914

Victor Jacquart, M. et Mme Périquet sont venus le matin, nous sommes très en retard et avons beaucoup d'ouvrage. Nous cuisons et nous faisons les pois. Le commis de Victor est venu le rechercher parce que des officiers venaient faire le dénombrement des bêtes. Papa a été à Etain et il a appris que la situation était meilleure. Il a été voir le tableau à la gendarmerie et il part encore à la guerre. Nos ouvriers vont à la pierre à Senon.

Le temps s'est remis au beau, nous irons dimanche à la fête à Billy si nous ne sommes pas en guerre.

Jeudi 30 Juillet 1914

J'ai écrit aujourd'hui à Auguste que nous n'irons pas Dimanche à Billy. Nous avons tué un veau qui avait la patte cassée. J'ai écrit au Woirière pour les inviter tous samedi ou dimanche. J'ai écrit à Mme Lajoux pour qu'elle amène Marie Bertrand mardi. Nous la prendrons comme bonne ou gouvernante. Nous avons fait des pois toute l'après-midi. Henri Huguenin est venu chercher la viande du veau. Le soir après souper nous avons arrangé le beurre.

Vendredi 31 Juillet 1914

Papa est parti faucher de la litière à l'étang.

La guerre est imminente. On a déjà réquisitionné les chevaux de 4ème catégorie, ceux de M. Périquet sont partis. Tout le monde est en émoi. Nous souffrons d'une douleur contenue et cachée

jusqu'au moment où les larmes sont plus fortes mais nous nous cachons de papa. Une nouvelle ère de patriotisme a passé. Tous sont prêts à aller au devant de l'ennemi; ce soir sera décisif.

Papa prépare la lieuse pour commencer la moisson, c'est vendredi signe de malheur mais nous sommes à la veille d'en avoir de grands. Mon Dieu faites que Papa et maman accomplissent leur devoir aux pieds du prêtre avant la grande calamité. Nous nous dépêchons de faire nos pois. Le soir nous avons appris que les Prussiens ont pris une locomotive française à Battily; les Français ont pris un train à Pagny. C'est inévitable s'écria maman en apprenant cela.

Samedi 1^{er} août 1914

A 1 H 1/2 du matin, on est venu chercher Japonaise et Fouk et Mrs. Périquet, Hennequin et Dautel. J'ai été à Senon. Dans la matinée, l'après dîner j'ai été à la lieuse avec papa quand Lucien est venu dire que l'on faisait une mobilisation générale et que Papa et Frédéric devaient aller à la mairie. Ils ont été longtemps partis et nous avons entendu un bruit de voiture alors nous les croyions partis mais il n'en était rien. Ils sont revenus le soir. Que nous étions heureuses de les revoir. Papa nous a dit qu'il partait seulement demain matin.

Nous avons été au parc pour amener des bêtes au parc de Remany et les vendre jeudi quand on les réquisitionnera.

Nous avons mal dormi maman avait déjà la migraine.

Toute la nuit papa n'a pas dormi, il calculait toujours et nous faisait ses recommandations.

Dimanche 2 Août 1914

Papa le matin a fait le relevé de ses bêtes puis il s'est préparé pour partir. Avec maman nous l'avons conduit jusqu'au bois du Breuil près d'une ligne. Il est parti à Grémilly pour prendre le train de 7 H. C'était déchirant de le quitter. Quel chagrin nous avons. Victor Jacquart est parti dans la nuit de samedi.

Nous avons promis à la Ste Vierge d'aller tous trois faire un pèlerinage à Benoite-Vaux après la guerre si nous nous retrouvions tous trois. J'ai mis dans le porte-monnaie de papa la médaille miraculeuse, du ruban de Notre Dame des Pleurs et il a encore son petit saint Antoine de tante Gousset. Le matin j'ai été à cheval avec Frisquette à Remany dire à M. Palés de venir chercher leur bête qui est dans notre parc. Après-midi, nous avons été chercher des boeufs et des linières au grand parc pour les amener à Remany pour les vendre les 1^{er}. Quand je suis revenue Pauline Hennequin était avec maman, elle est bien résignée. Après madame Huguenin et M. et Mme Périquet sont venus nous voir. Madame Huguenin nous remettait Mme Périquet fait peine. Le soir nous étions à deux pour souper, nous n'avons presque pas mangé. Nous nous ennuyons beaucoup après mon cher Papa.

Samedi 3 Août 1914

La guerre n'est pas encore déclarée, il fait beau. Lucien et Louis sont revenus. Tout va bien allez je l'espère. A 9 H. nous avons attelé la lieuse. Madeleine et Yvonne Huguenin sont venues. Elles sont restées avec maman pendant que je suis allée à la lieuse puis elles sont venues avec maman voir ce que nous faisons. Maman a fait deux tours puis elles sont toutes parties.

Nous avons dîné puis maman a été à la lieuse pour me remplacer. Maman est revenue avec la lieuse. Elle a

goûté puis M. Le Curé est venu avec Madeleine et Yvonne. Maman a été à la lieuse et moi je suis restée avec. Nous avons été à Renonneux avec M. le Curé car il faisait le tour des fermes. Il a plu, nous avons préparé le lit et nous nous sommes couchées. Le fils François a vu M. Thomas et Papa à Verdun.

Mardi 4 Août 1914

Aujourd'hui, il pleut. La guerre n'est pas déclarée. Nous nous ennuyons après Papa. Mrs Delandre, Landry et Rossillon sont venus voir si nous pouvions fournir 20 boeufs. Nous avons dit oui. Nous enverrons demain deux chevaux pour aller à Verdun conduire du blé et de l'avoine. M. Delandre essaiera de voir Papa. Maman est à la lieuse. J'ai été à Pierreville porter mes pantoufles. J'ai vu aussi madame Périquet, elle est plus ferme. Il y a trois jours que Papa est parti, il me semble qu'il y a 1 mois, nous nous ennuyons beaucoup, nous l'aimons beaucoup. Quand la guerre sera déclarée, on tirera 3 coups de canon à Verdun et 3 dans un fort à chaque minute.

Mercredi 5 Août 1914

La guerre est déclarée. Aujourd'hui brusquement par les allemands. Le matin maman a été à la lieuse. A midi quand nous finissions de dîner, Henri Taverne est venu à bicyclette nous apporter 1 lettre de Papa. Il est à Aix et venait à 4 H 30 d'être relevé de garde. Ils arrêtent tous les étrangers, il faut un passeport pour voyager. C'est Melle Condé qui est venue apporter la lettre de papa à Gincrey. Il y a déjà eu quelques escarmouches sur la frontière, nous avons entendu le canon gronder, la fusillade crépiter. Nous avons écrit à Papa, nous avons donné la lettre à Henri Taverne. Landre est déjà évacué. A Louvemont, on brûle les blés pour que l'ennemi ne trouve rien car on a l'intention de les faire arriver sous les forts pour les bombarder plus facilement. Nous pouvons recevoir l'ordre d'évacuer d'une minute à l'autre.

Nous avons une grande douleur, nous nous consolons nous deux maman. Nous avons recommandé Papa à notre Dame des Pleurs, à N. D. de Benoite-Vaux, à St Antoine de Padoue, à St Hubert et au Bon Dieu.

Jeudi 6 Août 1914

Aujourd'hui deux de nos chevaux sont à Verdun. A midi Pauline est venue demander pour que nous allions l'aider. J'ai été mettre en tas chez elle. Robert fauchait à la lieuse. Henry Huguenin est venu ramener les chevaux. Il a aperçu Papa à Aix mais n'a pas pu parler longtemps avec lui. Maurice Delandre est venu apporter deux lettres de Papa, une qu'il a donnée à Monsieur Delandre en passant, l'autre qu'il a donnée en repassant. Il ne s'ennuie pas. Ils vont être deux mois sans revenir. Moi, je m'ennuie beaucoup après lui.

Vendredi 7 Août 1914

Le matin j'ai été mettre la litière en tas. Après-midi nous avons été chercher le reste des pois puis Lucien a été conduire Minette et Mirzah à Abaucourt. Nous avons arrangé les pois.

Samedi 8 Août 1914

Ce matin, il pleuvait. Les hommes ont écosé les pois. L'après-midi nous avons achevé de mettre la litière en tas. J'ai lavé la maison le matin. L'après-midi nous avons encore rentré du blé.

Dimanche 9 Août 1914

Ce matin comme j'avais fini de déjeuner et que je faisais un petit tour au jardin voilà que j'entends le chien aboyer. J'ai été voir et c'était M. Gody qui apportait une lettre de Papa qui était à Vaux. Nous avons rendu la réponse. A midi quand nous dînions nous avons vu des soldats qui venaient demander si nous n'avions pas vu d'Allemands. Maintenant ils voyagent partout. Nous avons vu la fumée d'un incendie vers Affléville, ce sont les Allemands qui ont dû mettre le feu. L'après-midi nous avons été au grand parc chercher 22 bêtes puis nous avons rentré du blé.

Lundi 10 Août 1914

Aujourd'hui le matin, j'ai été avec Anna, les commis et M. Champagne conduire 45 bêtes à Gincrey. J'ai vu Madame Périquet chez Madame Taverne elles étaient parties avec madame Huguenin depuis la veille. Quand nous avons vu cela, nous avons préparé nos affaires dans des caisses pour partir. J'ai été avec Anisette à Renonvaux leur dire que nous partions. Il y avait des soldats et ils étaient prêts à tirer sur moi, donc maintenant il est imprudent de voyager à cheval. Nous chargions tout quand voilà qu'il est arrivé une compagnie d'infanterie. Les officiers nous ont dit qu'il était plus prudent de partir mais nous avons quand même remis notre voyage au lendemain. Nous avons conduit toutes les bêtes au grand parc. Quatre hussards vont coucher cette nuit au Bois d'Arcq.

Mardi 11 août 1914

Aujourd'hui nous avons tout préparé pour partir. Quand nous allions filer, voilà que le Père Jacquart est venu apporter l'argent des bêtes 18 331 F puis nous sommes parties. Arrivées à Gincrey, nous y avons laissé Anna avec son mobilier pour venir traire les vaches ici dans la journée. Comme nous arrivions à Grémilly voilà qu'oncle Elie et tante Julie sortaient du village en voiture. Ils nous ont dit qu'ils étaient évacués avec les Woirières depuis le dimanche et qu'ils se trouvaient près du Bois de Chaume de l'autre côté d'Ornes. Alors nous avons fait halte à Grémilly, nous avons fait boire nos chevaux, nous nous sommes désaltérés puis nous avons été à Chaume retrouver le campement des Woirières et nous joindre à eux. Toutes les bêtes de tante Alice étaient dans un parc au bord du bois il y avait de la belle eau claire mais les pauvres bêtes manquaient d'herbe et on leur a donné du foin. Nous avons dételé la voiture au bord du bois.

Il faisait très bon, là, nous étions près d'une source de l'Orne et près de la prise d'eau d'Etain. L'endroit était très agréable et il aurait fait bon venir y faire une excursion d'une journée. Si notre position n'était pas si tragique nous aurions mieux apprécié ce joli coin. Nous avons étendu des matelas et des couvertures au bord du bois et nous nous sommes couchées à l'hôtel du courant d'air. Nous étions à 50 mètres de la route de Verdun et nous en avons vu défiler des troupes, des camions, des autos enfin de tout et toujours. A Mangiennes, le lundi il y a eu une grande bataille. Les Hussards qui ont couché chez nous s'étaient battus à Mangiennes. Nos soldats avaient eu l'ordre d'avancer à la baïonnette. Quand ils sont arrivés en vue de allemands ils ont aperçu des canons alors ils ont reculé et les allemands croyant que nous n'avions pas de canons se sont mis à tirer mais leur tir était mal réglé et nous avons presque si les allemands avaient bien tiré ils nous auraient démolis entièrement anéantis deux batteries. Nous avons pris 12 canons ennemis. Aujourd'hui mardi matin à Mōraigne 900 soldats français ont été tués sur 1 200. Ils avaient été surpris dans une tranchée. On a ramené les blessés à Ornes et le soir deux grandes autos ont emmené à Verdun tous les blessés qui n'étaient que légèrement atteints. Le lendemain on en a envoyé 150 par le train Les plus malades sont restés à Ornes. Il y en a 3 ou 4 qui y sont morts. On avait aménagé en infirmerie les classes de filles et la serrurerie. Les infirmières sont toutes en blanc avec un voile blanc sur les cheveux et le joli brassard de la croix rouge au bras. Leur costume est très beau.

Mercredi 12 Août

Aujourd'hui, nous avons été avec maman, tante Adèle voir papa à vaux. Il était content de nous voir et nous aussi. Il est en bonne santé et il est amusant avec son uniforme. Il est très bien avec le sergent Pascal, il couche même avec dans un lit de Mme Gody. Il nous a dit qu'il souffrait beaucoup au commencement de la campagne parce qu'ils mangeaient de mauvaises conserves et qu'il en avait même été malade. Mais chez madame Gody il est très bien, il mange à sa table, il couche dans un lit. Je lui ai porté une bouteille de vin et une d'eau de Vichy. Papa nous a dit que nous devons repartir le lendemain, que les Allemands ont passé la frontière et qu'il n'y avait plus de danger au Bois d'Arcq Puis nous nous sommes séparés et nous sommes retournées au campement. Nous avons encore couché à la belle étoile. Nous nous sommes promenées à Ornes et nous avons été voir Mme Lajoux. Ces jours derniers une batterie française a abattu deux batteries allemandes sans un seul blessé cela à Etain ou aux environs.

Jeudi 13 Août 1914

Aujourd'hui nous avons remballé nos affaires pour . Tante Alice a été voir si elle pourrait rentrer aux Woirières. Pacôt lui a dit que l'on avait ouvert la maison, que l'on avait bu le vin et que l'on avait foncé les armoires, que l'on avait mis le linge pêle-mêle au milieu de la chambre. Auguste Pacôt est venu nous ramener au Bois d'Arcq. Quand nous sommes rentrés, il y avait une compagnie d'infanterie dans la ferme. Le lieutenant avait cassé un carreau, ôté deux barreaux de la cuisine pour pénétrer dans la maison voir s'il n'y avait pas d'ennemi caché dans la maison. Ils ont couché à la chambre devant. La veille il y avait passé une compagnie qui a pris, une vingtaine de poules. Ils ont pris toutes les poires de notre poirier de moisson. Ils ont cassé les chrysanthèmes de maman. Maman a ramené quelques vaches que les soldats ont tiré pour avoir du lait.

Vendredi 14 Août 1914

Aujourd'hui nous avons été à Etain. Maman a déposé 22 000 F à la banque Paul. Nous avons fait quelques courses. J'ai acheté des carnets pour les officiers et pour faire mon journal quand celui-ci sera terminé.

Nous avons vu Mme Barbas et Léontine qui sont parties de Dommary. On a tué des uhlands à Dommary qui étaient dans un café devant chez Mme Touchot et ces soldats qui ont tué les uhlands ont été tués à Gincrey. M. Saby aussi. Quand nous sommes rentrées, la compagnie qui était au Bois d'Arcq était venue à la Basse Pierreville. Le soir nous avons couché à Renonveaux. A Etain j'ai vu Ninie Inglebert, elle habite Etain depuis le commencement de la guerre. Cette année, elle était à l'école supérieure de Commercy, elle va aller à l'école Normale pendant 3 ans.

Samedi 15 Août 1914

C'est aujourd'hui l'Assomption qui s'en douterait, tout est triste, il fait toujours beau. Nous avons été couché à Renonveaux. Pauline était bien fatiguée car elle avait eu beaucoup à répondre à tous les soldats qui étaient chez eux. La journée s'est passée assez tranquille, je n'ai pas dit une prière de plus à la Ste Vierge; dans quelle année vivons nous quels malheurs nous attendent encore. A 9 H, Anna est venue pour traire; alors maman lui a dit que nous avions tiré et qu'elle n'avait plus rien à faire pour le moment alors elle nous a disputées en nous demandant de la farine puis quand elle a vu que maman envoyait Lucien chercher les deux vaches qu'elle avait et qu'elle n'aurait plus de lait elle nous a dit qu'elle viendrait à 3 H traire les vaches. Elle est venue et elle a trait 25 litres de lait qu'elle a portés à Renonveaux pour nous les vendre aux soldats.

Dimanche 16 Août

Quand nous sommes arrivées nous avons préparé notre déjeuner puis nous avons mis un peu d'ordre dans la maison. Les heures se passaient et Anna ne venait pas traire. Vers 10 H quand il est venu une patrouille allemande demander du lait nous avons été chercher les vaches puis maman les a tirées et nous avons vendu du lait et du beurre. Puis après le dîner, Jules Artisson et Colinet sont venus voir leurs bêtes ils nous ont dit que les poulains étaient à Remany dans un parc de M. Palès puis nous avons été au grand parc pour nous rendre compte où les poulains avaient passé pour se sauver et nous avons trouvé la barrière ouverte, la vache de Jules avait le veau. Anna le soir s'est amené pour traire. Nous lui avons dit que les vaches étaient tirées. Elle nous a dit que nous allions chercher son lit. Nous lui avons répondu que nous ne travaillons pas pour elle.

Elle nous a demandé du lait puis 15 l de beurre, nous ne lui avons rien donné, puis elle est partie en disant qu'elle allait demander du travail à Perreuil. Le soir nous avons été avec Jules Artisson coucher à Renonveaux.

Lundi 17 Août 1914

Aujourd'hui, nous avons déjeuné avec Jules Artisson puis ils sont partis chercher les poulains à Rémany. C'est Maurice Palès qui les a ramenés.

Lucien et Louis sont revenus. Comme maman et les commis allaient traire, Anna est revenue. Alors maman lui a dit qu'elle n'avait plus besoin d'elle. Puis maman s'est mis à traire. Alors Anna nous a insultées avec des expressions si grossières que je n'oserais pas rapporter. Elle m'a même lancé une pierre. Le matin j'ai arrangé seule 32 livres de beurre. Nous tâchons toujours de conserver courage. Nous venons d'écrire à Papa alors nous lui avons conté nos malheurs.

Dans l'après dîner Henry Huguenin est venu nous dire qu'il avait un sac de farine et que si nous en avions besoin, il nous en donnerait. Maman lui a donné la lettre de papa pour la mettre à la poste. Nous allons aller coucher à Renonveaux.

Mardi 18 Août 1914

Plusieurs régiments sont partis à Azannes. Les prussiens sont dans un bois au-dessus des fermes de Bouvignires ? qu'ils ont brûlées et autour de ce bois on a mis des fils de fer et les Français tirent le canon dessus. Le bois s'appelle Martin-Bois. Madame Huguenin est venue nous voir. Elle a emporté du pain pour Maurice car elle n'a pas réussi sa cuitte. Nous n'avons plus de nouvelles de papa.

Madame Périquet a été voir son Mari il y a déjà quelques jours. Les soldats ont tiré sur un cheval de Mme Huguenin, ils l'ont tué. Dans l'après dîner, Mme Périquet est venue nous voir avec Mélie Berien.

Aujourd'hui la journée a été calme, nous n'avons pas beaucoup entendu la canonnade.

Mercredi 19 Août

Aujourd'hui en rentrant de Renonvaux le matin, j'ai ressenti un violent mal de tête. Je me suis couchée pendant une heure, quand je me suis levée, j'ai déjeuné et ma névralgie s'est dissipée lentement.

Maman est partie au grand parc avec Lucien. Louis nettoie la cour.

Le ciel est constamment sillonné par de beaux avions blancs qui brillent au soleil comme des cygnes. Nos petits soldats ont déjà détruit deux avions allemands.

Il fait bien beau aujourd'hui, le soleil brille et il n'est pas trop brûlant.

J'ai commencé à lire l'usurpateur, cet ouvrage est très intéressant.

Quand donc sera finie cette guerre qui met toute l'Europe à feu et à sang. Ma bonne Vierge Marie protégez-nous et faites qu'après cette campagne, nous nous retrouvions tous les trois dans notre douce quiétude primitive, protégez aussi toute notre famille et notre Patrie Chérie. A 10 heures et demie 3 jeunes gens qui travaillaient chez Mme Godie ces temps derniers et qui retournaient chez eux sont passés nous dire que Papa était encore à Vaux et qu'il demandait que nous allions le voir et que nous lui portions quelques provisions. Nous nous sommes vite habillées et nous avons été à Vaux. Quand nous sommes arrivées, papa qui était au poste ne nous avait pas vu venir. Ses compagnons lui ont dit que nous étions passées et il est venu de suite chez Mme Godie. Nous étions tous heureux de nous voir. Papa est en bonne santé, il pense séjourner à Vaux pendant la campagne. J'ai visité l'église de Vaux et j'ai fait le tour du village, j'ai vu le moulin qui est à l'autre extrémité en allant à Verdun, il est très beau comme paysage, c'est l'ancien moulin de Désiré Jennesson. Papa a couché avec Maman et moi avec Madame Godie.

Jeudi 20 Août 1914

Nous nous sommes levés à 3 H 1/2 pour revenir. Papa a attelé notre cheval et nous l'avons conduit jusqu'à son poste. Il m'a dit au revoir petiot comme il aime de me dire; comme je me vexais les autres fois et comme j'aime qu'il me dise maintenant. La séparation resserre toujours les liens de l'affection. Nous rentrons le blé de Gibraltar aujourd'hui.

Vendredi 21 Août 1914

Nous avons été au parc vers 10 H, nous avons été jusqu'à la Couriette et nous sommes revenues par le chemin des sapins. Mme Périquet est venue dans l'après-midi pour se désennuyer près de nous. Le soir nous avons eu fort à faire avec Lucien qui voulait repartir, nous n'avons pas voulu car nous voulions coucher au Bois d'Arcq.

Le canon a grondé toute l'après-midi.

Louis Huguenin est venu le matin chercher des corbeilles à pain, nous en avons donné trois.

Maman cuit son pain, il n'est pas levé, elle en est bien désolée. Nous rentrons toujours Gibraltar.

Papa nous manque beaucoup. Nous nous ennuyions après lui. Aujourd'hui vers midi il y a eu éclipse de soleil.

Samedi 22 Août

Le matin, j'ai été voir Mme Huguenin pour lui demander si elle pouvait nous prêter deux chevaux. Elle y a consenti et nous lui avons donné deux poulains pour remplacer les siens. Nous avons moissonné toute la journée, j'ai porté à dîner aux champs et encore le goûter. J'ai lavé la maison. Le canon a grondé toute la journée.

Il a passé beaucoup d'avions aujourd'hui. Quand Papa reviendra-t-il ?

Tante Alice est rentrée aux Woirières, elle n'a plus que 60 bêtes à cornes.
Aujourd'hui ma pauvre maman a la migraine, elle est couchée, c'est moi qui ai fait le souper.

Dimanche 23 Août 1914

Vers huit heures, il est passé de l'artillerie qui venait de se battre hier à Sivry-Circourt. Nous avons eu deux régiments d'infanterie anéantis car nous n'avions pas assez d'artillerie. Deux divisions seulement contre 3 corps d'armée allemands. Six villages brûlaient après la guerre entre autres Mercy le Haut, pays de Marie Noirjean, Fillières pays de Zabé. Quand nous avons vu passer ces hommes qui venaient de Loison par la Couriette, nous avons été fermer nos pâtures qui étaient restées ouvertes et nous avons rencontré deux chasseurs à cheval qui étaient perdus dans le bois de Pierreville, nous les avons conduits sur la route.

A 13 heures, j'allais pour aller voir Mme Périquet au Château. Tout était fermé, je ne l'ai pas vue. Alors j'ai été voir chez Mme Huguenin si elle n'y était pas et voilà que tout à coup sont arrivés pendant que nous parlions au jardin M. et Mme Boileau qui étaient partis avec leur famille de Vaudoncourt, je leur ai offert un parc pour mettre les vaches et de la place pour coucher. Ils ont mis leurs vaches au four à chaux. Les trois bonnes sont venues coucher le soir.

Lundi 24 Août

Le matin nous avons fait notre fourneau puis il y a des chevaux qui couraient sur le chemin. Nous les avons arrêtés, il y en avait 7, ils s'étaient sauvés dedans un parc en entendant tirer le canon, ils avaient été effrayés. Ils arrivaient trempés et apigés dans leurs traits. Puis après, il est venu des infirmiers qui s'étaient sauvés parce qu'un boulet de canon était arrivé près d'eux. Ils avaient abandonné leur voiture de médicaments. Ils avaient été projetés à terre. Ils ont soigné chez nous un homme qui avait reçu un éclat d'obus à l'épaule puis après on leur a encore amené un autre soldat qui avait reçu un éclat d'obus à la jambe. Ils l'ont soigné, ils sont partis puis ils sont venus chercher le soir le blessé qui était resté chez nous. Le matin nous avons vu avec pitié les gens de Senon qui partaient les uns avec un chariot, les autres avec une petite voiture qu'ils conduisaient devant eux où ils avaient placé à la hâte quelques vêtements et quelques nourritures. Ils fuyaient au milieu du boulet qui était égaré du champ de bataille qui se trouvait sur la grande route de Longwy.

Vers 18 H. nous avons vu passer sur le chemin nos militaires qui se sauvaient en désordre avec eux, se traînaient quelques pauvres blessés qui pouvaient à peine marcher. Nos troupes avaient été écrasées par les allemands trop nombreux. Nous leur donnions du lait pour les rafraîchir. Ils nous ont dit "Fuyez mesdames avant demain matin, les uhlands seront chez vous". Alors nous avons attelé Frisquette. Dans la voiture, nous avons pris très peu de linge, nos fourrures, un jambon, et 3 livres de pain à Pierreville. Nous nous sommes joints à Mme Huguenin qui partait aussi. Nous étions au milieu des pauvres blessés qui demandaient à monter, alors je suis descendue pour laisser ma place à un pauvre malheureux qui avait laissé trois doigts au champ d'honneur et qui ne pouvait plus tenir à cheval car il tombait en faiblesse. Madeleine et Mme Huguenin marchaient aussi pour laisser leurs places aux blessés. C'était navrant de voir ces pauvres malheureux qui depuis 2 jours n'avaient pas mangé, qui étaient blessés et qui jetaient leur sac pour pouvoir marcher plus longtemps. Nous sommes venues coucher à Ornes chez M. Deville Mathieu qui est cousin avec maman.

Mardi 25 Août 1914

St Louis patron de mon Oncle Louis

St Louis, protégez-nous, aidez-nous, consolez-nous, ayez pitié de nous et de notre pays qui est votre ancien Royaume la belle France.

Le matin à 4 H. Mme Huguenin est venue me chercher pour aller chez M. Truslard chercher les affaires que nous avons laissées la veille. Nous avons déjeuné puis nous sommes montées sur le chariot Madeleine, Yvonne, Marguerite et moi. Mmes Huguenin, Périquet, maman ont été sur le char à banc. Nous sommes arrivées à Marre à 10 H 1/2 chez M. Aubertin qui est cousin avec Mme Huguenin. Maman avait la migraine, elle s'est couchée dans un lit dans une petite maison le soir, nous nous sommes couchées là avec Marguerite.

Mercredi 26 Août

Maman est partie l'après dîner avec Henri pour aller voir si nous pourrions retourner au Bois d'Arcq mais ils n'ont été que jusque Bras et ils ont été 3 H. pour faire 10 K car toute la troupe remonte. Dès que l'on verra venir les allemands, on fera sauter le pont de Charny. Le maire a fait annoncer que toutes les personnes étrangères de la commune doivent partir pour laisser la place aux militaires qui doivent venir coucher. Il pleut en ce moment. M. Aubertin ne veut pas que nous partions. Nous avons sorti le char et les voitures pour laisser la place aux militaires. Maman, Marguerite, Mme Périquet, Madeleine, Yvonne et moi avons couché dans la chambre de la maison que nous habitons car il avait fallu laisser deux chambres aux officiers.

Jeudi 27 Août 1914

Madame Huguenin est partie à Jussey dans la Hte Saône. Il ne reste que Henri et Loulou. Nous avons été voir l'église de Marre. Les personnes de Gincrey partent. Elles vont coucher à Bethincourt. Demain ils iront à Montfaucon, ils vendront leur voiture et leurs bêtes puis ils iront travailler en Champagne. Nous restons seules avec Madame Périquet et son petit.

Vendredi 28 Août 1914

Notre vie se passe à nous ennuyer à Marre. Henry Huguenin est parti à bicyclette pour retourner en passant par Verdun mais il n'a pu aller que jusque Verdun. Je ne reçois rien de Papa. Je ne sais où il est. Je m'ennuie beaucoup après lui. Aujourd'hui on a enterré un adjudant qui avait été blessé et qui est mort à l'hôpital de Verdun, sa dame est originaire de Marre, c'est pour cela qu'on l'a enterré à Marre cet adjudant.

Samedi 29 Août 1914

Notre journée s'est passée sans incidents. Le soir j'ai été avec madame Périquet Tous promener au bord de la Meuse, il fait très beau, trop chaud même pour les pauvres soldats qui voyagent. Où est papa chéri ? Quand le reverrons-nous ! Quelle période de souffrances nous traversons. Le malheur est entré dans toutes les maisons. Nous, pauvres évacuées, que verrons-nous en rentrant dans nos propriétés ? Une maison pillée si elle n'est pas brûlée !... Que retrouverons-nous de nos 60 bêtes à cornes, de nos 25 chevaux Rien toujours rien !..... Maman est toujours forte et résolue. Elle relève notre courage quand il défaille. C'est bien une femme forte, catholique.

Dimanche 30 Août 1914

Maman et moi nous avons été à la messe à Marre, puis à 2 H. nous avons été aux vêpres. Après nous avons été déchargé une voiture de blé. Maman était sur une gerbière, j'avais les gerbes sur le tas, Henri donnait les gerbes sur le chariot. Nous avons eu chaud et nous avons bien ri j'étais sous le toit et je ne pouvais descendre. Nous avons mangé des prunes, nous avons soupe et nous sommes venues nous coucher dans notre logement de la rue de la Guerre N° 68 (bis) Marre.

Lundi 31 Août 1914

Cette nuit madame Périquet a eu mal à l'estomac, elle a beaucoup souffert. Le matin je n'étais pas très bien. Il a passé beaucoup d'infanterie, d'artillerie, depuis ce matin beaucoup se sont battus à Etain et près de Baumont. Le canon ne gronde pas tant qu'hier. Les allemands remontent par le nord de la France. Montmédy et Longwy se sont rendus. Il fait bien chaud aujourd'hui. J'écris à la fenêtre de notre chambre qui est bien simple en entrant à droite la porte des écuries, la porte du grenier, la porte de la cave, puis de l'autre face la cheminée et le foyer, la porte de la chambre des poulets. De l'autre côté la fenêtre et la porte de la chambre à four enfin de la quatrième face notre lit. La fenêtre donne sur le jardin, la porte d'entrée est située en face des fenêtres de la cuisine de Mme Menu il faut descendre la ruelle pour se trouver sur la rue. Le soir, nous mettons deux matelas l'un sur l'autre pour faire un lit à terre pour madame Périquet

1^{er} septembre 1914

Le matin, nous avons été lavé du linge dans le ruisseau près du moulin.

Quand nous sommes rentrées, nous étions dans notre chambre quand tout à coup nous avons entendu la voix de Madame Huguenin, nous sommes sorties et c'était Mme Huguenin qui revenait de Jussey.

Depuis le petit jour, le canon gronde, nos soldats se battent vers Haumont et Damvillers.

Le soir nous avons été voir moudre, nous avons encore admiré la belle cascade, nous avons même fait un lavoir au pied de la cascade qui se trouve près du moulin.

Le canon gronde encore fort, le sang coule à flot, que de vies d'hommes sont sacrifiées.

Où est mon pauvre Papa ? Est-il encore à Vaux ? Je crains même que les Allemands ne veuillent prendre Verdun par la famine car Papa pourrait en souffrir. Mon pauvre cher Papa, comme je m'ennuie après lui.

Mercredi 2 septembre 1914

Le matin, quand nous nous sommes levées, la route était déjà embarrassée de voitures d'émigrants qui avaient quitté Forges de bon matin où ils étaient arrivés la veille car ils sont de Dombasle et il passait encore de ces pauvres personnes qui, montées sur un chariot avec leurs enfants et quelques menus objets, se sauvaient le plus possible de l'ennemi.

Le canon gronde moins fort aujourd'hui. On nous a rapporté que l'eau de la Meuse est rosée tellement il y a coulé de sang dedans, c'est inouï le nombre de cadavres qui sont dans la Meuse.

Le soir, Ernest a été malade, il avait une indigestion.

Jeudi 3 septembre 1914

6 heures du matin – Je vais aller me confesser, c'est un vieux prêtre à cheveux blancs qui va me donner l'absolution. J'irai communier demain qui est le 1^{er} vendredi du mois. Je n'ai pas fait le 1^{er} vendredi ou le 1^{er} dimanche depuis le 5 octobre à Boulogny où je me trouvais depuis le samedi en l'honneur de la fête qu'il y a eu à l'inauguration de l'abattoir et des groupes scolaires. Marcelle a offert un bouquet aux classes des cités de Joudreville, elle était habillée en République. Papa a été au banquet, nous les jeunes filles, nous nous sommes bien amusées ce jour là. Nous sommes retournées le dimanche soir. J'ai été me confesser après la messe. Maman lavait notre chambre quand je suis rentrée. J'ai été laver puis je me suis promenée avec Mme Périquet qui promenait Ernest.

Müller le commis de Mme Huguenin est allé voir si nous pourrions retourner, il n'a été que jusque Damloup.

Vendredi 4 septembre 1914

6 heures et $\frac{1}{4}$ - je vais aller communier à la messe de sept heures, je suis déjà prête. C'est peut-être ma dernière communion.

Maman et Mme Huguenin se concertent pour tâcher de retourner au moins jusqu' Ornes. Dans ma communion, je n'oublierai pas Papa ni Maman, je prierai aussi pour toute la famille et pour notre Patrie qui est en danger.

Les Allemands retirent un peu de leur troupe pour conjurer l'avance des Russes. Cette guerre sera encore longue car toute l'Europe s'en mêle et les Allemands sont bien barbares, ils ont commis mille atrocités en Belgique. Notre famille de Grémilly est partie vers Dombasle où est oncle Victor.

12 heures – Maman est rentrée, elles n'ont pu aller que jusque Louvemont, le général ayant donné l'ordre de ne laisser passer aucun civil. Quelle souffrance on ressent en voyant le gai soleil se montrer si chaud et si favorable aux moissonneurs qui rentrent des céréales bien sèches. Nous n'aurons pas d'avoine pour les chevaux, les Allemands auront pris nos bêtes, il ne nous restera rien pour l'hiver. Ceux du centre de la France ne savent pas ce que c'est qu'une guerre pareille ni ce que souffrent les habitants des frontières qui ont quitté ou qui sont sur le point de quitter leur domicile. Où est donc le bout de ces souffrances ? Dieu seul le sait ! Montfaucon et Varennes brûlaient hier.

Samedi 5 septembre 1914

Nous nous sommes préparées pour aller à Vaux voir Papa. Nous avons été prendre le train à Cumières à 13h15, le chef de gare n'a pas voulu nous donner de billet pour Verdun, il nous a dit que l'on ne pouvait sortir de la gare de Verdun et nous n'avons pris un billet que pour Charny. Nous avons vu Mr Godi à la gare, il nous a dit que Judith était venue le voir hier et qu'elle avait pris le train que

jusque Charny et que de là elle devait aller à Vaux à pied. Nous étions bien décidées à faire comme cela mais à Bras, on nous a empêché de passer ; quand nous avons vu cela, nous sommes venues à la gare de Charny pour revenir à Cumières. On a fait tomber hier la grande cheminée de l'usine d'hydrogène et d'oxygène qui se trouvait à Charny près de la gare. Quand nous sommes revenues à Cumières, près de la gare il y avait un soldat qui avait un casque à pique sur la tête avec l'aigle impérial au milieu, ils avaient tué un dragon près de Cumières et ils avaient envoyé le cheval à Verdun.

Dimanche 6 septembre 1914

Nous sommes allées à la messe. Quand nous sommes rentrées, nous avons acheté une boîte de conserve pour dîner car nous ne voulions pas faire de cuisine pour ne pas nous tacher. Nous sommes allées aux vêpres, quand nous avons rentré, Mme Huguenin ayant entendu dire que l'on pouvait passer à Louvemont, pliait bagage pour retourner et nous sommes parties avec à quatre kilomètres de Marre Henri qui était en bécane devant est venu nous dire de retourner, que nous ne pourrions passer Louvemont.

Lundi 7 septembre 1914

Rien de nouveau, notre vie est toujours la même. Hier et aujourd'hui, le canon gronde beaucoup. Les Français disent qu'ils avancent, je ne sais si c'est vrai.

Mardi 8 septembre 1914

Fête de la nativité de la Ste Vierge.

Vers 13 heures, les forts ont tiré plusieurs coups de canon, nous entendions les obus siffler en se dirigeant sur la côte qui est située au dessus de Cumières car il doit y avoir des Allemands sur l'autre versant. Quand nous entendons siffler un obus au son moins strident que l'obus français, Maman aussitôt dit : « ça y est, les Allemands répondent, ils vont bombarder le village ». Le soleil depuis quelque temps s'était obscurci comme s'il allait pleuvoir et entre les coups de canon du fort et des Allemands, nous entendions la rumeur de la bataille lointaine, c'était comme un orage. Nous croyons notre fin dernière arrivée et notre pensée s'envolant vers l'être chéri qui défend sa patrie près de Verdun. « Oui, mon petit Papa chéri, nous pensions quelle douleur serait la vôtre après la guerre quand vous retourneriez dans votre ferme que vous avez tant aimée, qui sera dévastée, brûlée peut-être et que celles que vous y aviez laissées, qui ont finalement fui devant les Allemands d'abord auront trouvé la mort à Marre, patelin situé à neuf kilomètres de Verdun ».

Quelque temps après, les coups ont cessé et le reste de la journée a été calme. Ma bonne Mère du ciel n'a pas voulu que nous mourrions le jour de la fête de la Nativité.

Le soir, quand nous allions nous coucher, Mr Godi et un monsieur de Vaudoncourt sont venus chez Meneu pour nous voir. Ils ont dit à Maman qu'ils partaient à Verdun dans la nuit et qu'ils feraient leur possible pour faire savoir à Papa que nous étions à Marre. Maman lui a payé une bouteille de vin.

Mercredi 9 septembre 1914

Le commencement de la journée a été calme. Vers 10h, plusieurs coups de canon ont été tirés par les Français puis par intervalle les Allemands leur répondaient. Ce qui nous a frappé, c'est que les deux ennemis ne tiraient pas ensemble, les Français tiraient plusieurs coups, les Allemands après tiraient aussi et c'était de nouveau calme pendant 1 heure et cela recommençait. Les nuits d'hier et d'aujourd'hui sont tranquilles.

Depuis quelque temps, nous nous apercevons que Mme Aubertin et Mr Meneu sont de mauvaise humeur. Mme Aubertin aime bien que l'on travaille pour elle, Mr Meneu hier a retiré du foin à notre cheval, quand nous avons vu cela, nous lui avons acheté cinquante livres de foin et nous avons payé les quinze jours de nourriture de notre cheval. Nous payons les pommes de terre de porc 0,10 la livre. Mme Huguenin se plaint aussi. Henri Müller et les chevaux travaillent et il faudrait presque que Mme Huguenin se nourrisse. Tous les évacués en général se plaignent des habitants de Marre. Nous leur souhaitons un escadron de prussiens pour leur apprendre à être complaisants. La cause de la mauvaise humeur de nos hospitaliers est qu'ils n'ont plus d'ouvrage à faire faire, leur moisson étant terminée et qu'ils sont obligés de nous supporter encore longtemps car nous ne pouvons retourner.

Jeudi 10 septembre 1914

14 heures – La journée a été calme à part quelques coups tirés par le fort. Vers midi, il est passé une troupe d'enfants, de femmes, de vieillards arrivant à Marre. Les prussiens étant à Bethincourt, les ont

chassés avec rien, sans voiture, ils les fouillaient, même ils leur prenaient tous leurs vivres, c'était chose affreuse que de voir toutes ces personnes passer en pleurant. Ah Allemands maudits, quels malheurs vous semez partout où vous passez, partout l'on aura le triste souvenir de vos cruautés, l'aïeul redira à ses petits enfants toute votre malice et votre méchanceté ! et la génération future toujours vous haïra ! ...

Sur le soir, nous avons appris que nos ennemis ont reculé de quarante kilomètres et qu'il ne verront jamais Paris en 1914.

Vendredi 11 septembre 1914

Nous avons été à Verdun, Mme Huguenin, Mme Périquet, Maman et moi pour conduire Mme Périquet à l'hôpital St Hipolyte car la sage femme lui a dit qu'il était imprudent de rester avec nous car il ne faudrait qu'une frayeur pour lui faire bien du mal.

Nous avons rencontré Mr Thomas et Henry Taverne qui sont à Aix, ils ont retourné à Gincrey pour faire leur moisson, ils ont trouvé devant leur porte des corps morts qui étaient dans un état de putréfaction repoussante. Les prussiens sont plein les fermes, quand ils ont besoin de quelque chose, ils viennent à Gincrey le chercher, ils leur demandaient des bœufs ou des vaches. Ils ont tout pris chez nous, vaches, volailles, veaux, tout, les personnes de Gincrey ont vu une troupe de poulains qui erraient, nous ne savons si ce sont les nôtres ou ceux de Pierreville. En retournant, nous avons vu un train de marchandises qui passait avec du monde plein, nous croyons que c'était des blessés alors nous avons demandé à un gendarme ce que c'était, il nous a demandé d'où nous étions et où nous étions évacués puis il nous a dit que ce train contenait des évacués qui partaient vers l'intérieur et ils nous ont dit que ce serait notre tour demain de partir alors Mme Huguenin de retour à Marre a préparé une valise puis de nuit elle est partie à la ferme de Villers-les-Moines pour prendre le premier train qui prendra des évacués, elle a abandonné ses chevaux à Marre puis elle est partie avec son fils et son commis. Maman n'a pas voulu partir dans le centre. Nous avons couché à Marre dans le lit de Mme Huguenin dans la chambre devant de Mme Meneu car nous n'osions coucher seules dans notre chambre à poulet.

Ah quelles journées ! Quelles angoisses ! et quelles frayeurs, nous avons eu dernièrement. Tous les jours, nous avons entendu le canon tonner, derrière les coteaux endormis il y a une semaine dans leur ombre paisible !

Samedi 12 septembre 1914

Le matin a été calme, Paul Jennesson qui est le garde à Marre est venu nous voir, nous avons dîné ensemble. Puis quand il est parti il est venu chez Mme Meneu des soldats qui nous ont dit que le fort avait démoli une batterie allemande et maintenant le fort tire de temps en temps pour voir où est la nouvelle batterie mais les Allemands ne répondent pas, ils vont d'un moment à l'autre bombarder le village car une dame qui a rencontré des Allemands leur a dit qu'il y avait de la troupe à Marre. Donc les Allemands pourront très bien bombarder le village pour détruire les soldats. Quand nous avons vu cela, nous avons pensé que nous étions trop en danger à Marre alors nous avons plié bagage et nous sommes venus à Dugny car nous avons rencontré Marguerite Humbert de Billy à Verdun hier, elle nous a dit qu'oncle Hyacinthe était à Dugny. Dans quelles angoisses étions nous, il pleuvait, nous ne connaissions personne à Dugny, trouverions nous seulement de la place dans une grange pour notre voiture et notre cheval.

Mme Aubertin est venue avec nous jusque Verdun, c'est elle qui nous a indiqué la route pour Dugny. Quand nous sommes arrivées, il pleuvait, nous avons demandé après la maison de Mr Meneu, frère de Meneu de Marre alors je suis descendue pour demander une place dans une grange pour notre voiture, Mme Meneu nous a dit qu'elle n'avait pas de place, qu'elle logeait déjà plusieurs familles de ses parents ; elle a envoyé Mr Henri son père pour m'aider à trouver une place, en remontant le village nous avons vu une grange qui était ouverte, nous avons demandé au Monsieur qui était devant s'il y avait une place, il a consenti, alors nous avons mis notre voiture et notre cheval. Alors après le Monsieur nous a dit qu'il avait un lit dans un grenier, qu'il nous l'offrait alors nous avons accepté et quand ce monsieur a eu fini de soigner quatre chevaux d'émigrés qui étaient restés là, il est venu nous amener chez lui. Ce sont de très bonnes personnes, elles nous ont conduit dans un petit grenier puis elles nous ont installé un lit cage. Après nous sommes sorties faire un tour dans le village voir si nous ne verrions pas d'émigrés de notre connaissance, nous n'avons vu que Mr Jactel qui est logé chez Humbert sénateur qui a un beau château à Dugny, nous n'avons vu que cela car tous les émigrés sont partis hier dans le midi. Nous sommes rentrées nous coucher, maman ayant la migraine a rendu et cette dame a eu la bonté de nous apporter une infusion qui a fait du bien à maman. J'ai bien remercié le bon Dieu qui nous a amené près de bonnes personnes qui sont bien charitables.

Dimanche 13 septembre 1914

Nous avons été à la messe de 7h1/2. Nous avons déjeuné avec les personnes qui nous ont donné si aimablement l'hospitalité.

Voici le nom de ces personnes, Mr et Mme Hilde, la maman de Mme Hilde et Mme Gersan une amie de ces personnes. Le soir ces personnes ont voulu que nous soupions avec elles ce qui fait que nous avons pris un repas chaud.

Mr Huvet maire de Mogeville est venu, il nous a dit qu'il avait vu papa à Vaux quand il avait essayé de retourner à Mogeville et que papa va faire des patrouilles près des Allemands.

Nous avons vu oncle Hyacinthe qui allait à Verdun, nous lui avons demandé d'aller à Miribelle pour avoir des nouvelles de papa chéri.

Lundi 14 septembre 1914

Nous avons été à la messe de 7h1/2 comme hier. Nous avons été rendre visite à oncle Hyacinthe, il est avec la famille Beckel, ils sont très bien aussi.

A Verdun, il a vu Mme Godi, il lui a dit de dire à Papa que nous étions à Dugny. Comme cela nous avons des nouvelles fraîches de Papa qui va bien.

Mardi 15 septembre 1914

Tout va bien, les Français repoussent bien leur ennemi, hier toute la journée et toute la nuit il y a eu des passages de troupes qui vont vers Etain pour bien cerner les Allemands. Nous projetons pour demain une excursion en voiture sur le champ de bataille de Souilly, si nous y allons j'en ferai le compte-rendu sur mon cher journal.

Quand reverrai-je Papa ? ce qui me pèse c'est cette séparation, reverrons nous ce pauvre papa qui va en patrouille si près des alboches ?

Nous avons vu Mr Rouvrois de Gincrey, il est à Dugny aussi.

Mercredi 16 septembre 1914

Nous n'avons pas fait d'excursion au champ de bataille parce que c'est gardé par les gendarmes et que l'on pourrait contracter des maladies. Je n'ai pas encore parlé de Mme Gersan, une dame qui est ici et qui est très bonne. Cette dame a eu beaucoup de chagrin dans sa vie, elle a perdu son mari au mois de janvier, elle en est très éprouvée, c'est une personne très pieuse.

Mr Rouvrois est retourné aujourd'hui. Je n'ose pas retourner je crains tellement, j'ai l'appréhension de retourner de voir toute l'étendue de notre malheur mais si Papa revient nous oublierons tout. Je fais une taie d'oreiller festonnée. La journée a été calme, ces personnes sont toujours très bonnes.

Jeudi 17 septembre 1914

Notre temps passe à Dugny assez calme. La guerre va très bien, les Allemands sont repoussés de toutes parts.

Vendredi 18 septembre 1914

Nous nous disposons à repartir demain. Hier nous avons eu un terrible accident, maman en soignant les chevaux se servait pour leur donner à boire d'une bassine en émail, Mr Hilde faisait tourner les chevaux pour passer derrière quand l'un a envoyé une ruade qui a attrapé la bassine et qui a fait que le contre coup a coupé maman à la main.

Un major qui était là a fait un pansement à la teinture d'iode ce qui fait que cette chère maman souffre beaucoup. Depuis que nous sommes ici il fait mauvais temps, de la pluie, du vent voilà que l'hiver se fait sentir.

Nous sommes contrariées de nous quitter, nous nous étions si sympathique que cela nous cause une peine.

Ces personnes et Mme Gersan viendront nous voir l'été prochain.

Samedi 19 septembre 1914

Ce matin un chauffeur qui allait à Damloup propose à maman de passer par Vaux pour porter à Papa un mot de nous.

Tante Alice et oncle Hyacinthe sont venus nous voir, nous les avons fait monter dans notre grenier, nous avons causé ensemble, ils nous ont dit que les habitants de Dombasle étaient durs aux émigrés et qu'après ces personnes ont dû émigrer à leur tour.

Le chauffeur est rentré vers deux heures, il nous a apporté une lettre où papa nous écrivait que notre ferme est brûlée, le corps de logis et le grand hangar, au premier moment je me suis frottée les yeux pour bien relire puis la nouvelle est tombée là devant moi comme un coup de foudre, l'affreuse réalité était là, nous sommes à la veille de l'hiver sans un abri, sans un lit, quand mon pauvre papa reviendra malade de cette longue campagne, quand maman souffrira de ses rhumatismes, nous n'aurons plus un vêtement chaud, nous ne posséderons même plus de bois pour nous chauffer. Comment ma bonne Mère du Ciel vous avez abandonné notre habitation, son ange gardien l'a laissé brûler vous ne vous souvenez donc plus de notre charité envers les malheureux blessés.

Que fais-je ? Je murmure contre la volonté de Dieu, eh bien non je veux espérer que le bon St Joseph nous aidera, je vous remercie mes Sts Protecteurs de m'avoir laissé mes parents, de ne pas avoir permis que la ferme soit entièrement brûlée et je dirai comme Job « que votre volonté s'accomplisse, Seigneur vous m'avez tout donné, Seigneur vous m'avez mis dans l'affliction, Seigneur je me remets entre vos mains, donnez nous la santé spirituelle et corporelle.

Le docteur n'était pas là pour soigner la plaie de maman, il la pansera demain.

Le chauffeur qui a vu papa a dit que papa avait très bien pris la chose et qu'il ne se faisait pas trop de bile.

Maman est très résolue.

Papa a été voir hier l'étendue de son malheur, les poulains sont encore là, les artilleurs s'étaient cantonnés dans la ferme.

Comme il a dû souffrir ce pauvre papa en voyant en un tas de pierre son habitation qu'il aimait tant, quand il a vu là le prix de plusieurs années de travail. Résultat de la guerre « Anémie pour tous, plus d'habitation, plus de nourriture, plus d'animaux, voilà ce que nous devons à l'empereur d'Allemagne.

Dimanche 20 septembre 1914

J'ai passé une mauvaise nuit sans bien dormir, je pensais à tout ce qui était resté dans les flammes, le canon grondait assez près et il y avait une locomotive sous pression qui m'empêchait de m'endormir. Le matin nous avons été à la messe, il y avait un véritable concert d'orgue et de violon fait par les militaires. Maman a été se faire panser ce matin, le docteur tient à voir encore la plaie demain, ce qui fait que nous ne partirons que demain pour faire une petite étape à Vaux. Ce sera une grande joie de voir papa et de pouvoir parler avec lui. Il y a plusieurs jours on nous a dit qu'Henri Mathieu était tué car il était à Longwy mais nous pensons qu'il n'est que prisonnier de guerre, le pauvre, il a bien eu sa part de malheur, on a pillé Sébastopol puis on l'a brûlée, sa maison de Senon a brûlé.

Victor Gillet de Villeforêt a été tué et enterré à Verdun, sa femme le sait. En ce moment tout autour de soi on ne rencontre plus que souffrance. Tous mes souvenirs sont anéantis, mes livres, mon carnet de préparation à ma première communion où j'inscrivais tous mes petits sacrifices d'enfant.

Je n'aurai plus un souvenir de vous ma bonne chère sœur de St Albert qui m'avez fait tant de bien dans ma vie de pensionnaire.

Mon Dieu donnez moi la force de vivre. J'écris dans la chambre de Mme Gersan en entendant le bruit des camions, des autos des troupiers.

C'est affreux de voir les pauvres chevaux de militaires, ils sont attachés près de l'église grelottant de tous leurs membres, ils n'ont même pas à manger aussi ils tombent épuisés, hier matin il y avait 25 chevaux qui ont trouvé la mort dans la nuit, on les traîne dans la boue pour les conduire au lieu de leur sépulture, honneur aux pauvres bêtes qui donnent leur vie au service de la patrie elles ne connaissent pas la hauteur de leur souffrance et c'est peinant de dire que des soldats brutalisent ces nobles bêtes qui bien souvent les sauvent de la mort, ce sont elles qui vous portent vivres et munitions sur le champ de bataille.

Il y a de ce côté de la Meuse douze cent mille Allemands, on a lâché dans la Meuse les eaux du canal ce qui fait qu'ils ont deux cent mètres d'eau qui les séparent du reste de leur armée et ils n'ont plus de vivres, on a trouvé dans le corps de morts allemands de la luzerne et de l'avoine.

Lundi 21 septembre 1914

Ce matin quand maman voulait aller se faire panser par le docteur toute la croix rouge partait ce qui fait que maman n'a pas été pansée avant que de partir. Nous avons eu de la peine à nous séparer de ces personnes qui étaient si bonnes à notre égard. Mme Gersan nous a donné deux sujets en porcelaine et le tableau américain « les semeurs ».

Nous avons acheté deux peignoirs à Verdun un teinté violet pour moi et un noir pour maman. Quand nous sommes arrivées chez Mme Godi il y avait déjà des évacués de Maucourt et Anne Hemond de Gremilly alors madame Legardeur de Gremilly est venu nous chercher pour nous installer avec elle et Mme Ferrot dans la maison de la mère de Mme Legardeur qui est inhabitée.

Papa couchait aux tranchées nous n'avons pas pu le voir. Nous avons couché dans un lit à terre avec maman dans une chambre en haut.

Mardi 22 septembre 1914

Papa est venu nous voir à neuf heures pour un quart d'heure, puis il est venu dîner et il a été couché aux tranchées. Mme Thomas une dame de Maucourt m'a mis les épingles pour raccourcir mon peignoir et celui de maman.

Mercredi 22 septembre 1914

Madame Godi m'a montré une machine à coudre dans la maison en face qui fait que j'ai piqué les peignoirs. Papa va venir ce soir coucher avec nous.

Jeudi 23 septembre 1914

Nous avons eu une fausse alerte, le Bois d'Arc n'est pas brûlé, il est simplement bombardé nous en sommes bien content, les Allemands sont encore dans les fermes. Mr Périquet a été blessé sur le territoire de Pierreville il a eu une artère du bras coupée et il a perdu beaucoup de sang. Lyon garde toujours la ferme, il y a des soldats qui ont passé la nuit et qui ont dit à Papa que le chien aboyait encore. Papa n'avait pas été au Bois d'Arc c'est de dessus la côte qu'il avait vu avec une jumelle et il lui semblait que le corps de logis n'existait plus. C'est Mr Thomas qui est venu de Gincrey qui nous a dit que René Lecourtier avait été porter un pli aux Français et il a vu que le Bois d'Arc n'était pas brûlé. Mr Thomas a quitté Gincrey hier dans le bombardement. Hier soir il y avait une fumée d'incendie qui nous semblait venir du château ou de la remise. A midi il y avait encore un incendie vers Fromezey.

Vendredi 25 septembre 1914

Notre réveil a été cette phrase jetée par Mme Legardeur « Tout le monde part » nous nous sommes tous levés et en effet le capitaine de papa avait dit à madame Legardeur que tous les évacués devaient partir et le maire nous a dit qu'il ne ferait pas partir les évacués tant que le gouverneur de Verdun ne lui aurait pas dit où il devait envoyer les émigrés. Papa n'est venu qu'à une heure et demie il avait mangé à la gare mais il a pris quand même du bouillon et un peu de lard car ils n'avaient eu que du riz à midi. J'ai été avec maman quand elle a été faire remettre son pansement la plaie va bien et maintenant maman pourra se soigner elle même. Maman était si triste qu'elle a pleuré le matin et qu'elle n'a pas pu manger à midi et le soir elle parle de ne pas souper, maman ne veut pas partir dans le midi c'est ce qui cause son chagrin, mon Dieu aidez moi à passer cette phase si dure. Nous avons été voir papa à la gare nous avons vu le sergent Pascal qui doit parler au maire pour que nous ne partions pas, il doit écrire aussi à Humbert sénateur pour lui exposer son âge et celui de papa pour qu'on le libère du service le plus tôt possible. Monsieur Legardeur vient de nous dire que le maire lui avait fait savoir que tout le monde devait être parti pour demain à 8 heures du matin et que le siège de Verdun se présentait, on envoie à Bar le Duc et plus loin.

Samedi 26 septembre 1914

Le matin nous n'avons pas sorti dans Vaux pour ne pas nous faire voir car tous les émigrés se préparaient à partir. A treize heures quand nous avons fini de dîner papa est venu il a mangé un peu de bouillon et il a pris du café, ils avaient eu encore du riz pour déjeuner puis nous avons monté avec lui à la gare. Nous avons été ensemble nous promener sur une côte au dessus de Miraucourt pour nous assurer que Bois d'Arc n'est pas brûlé, des officiers nous ont prêté une jumelle et nous avons pu nous assurer que rien n'est brûlé à Bois d'Arc. De là nous dominions la côte de Grémilly, Maucourt, Mogeville, Dieppe, Miraucourt, Epina, Pierreville et Bois d'Arc, comme notre cœur battait en apercevant l'endroit où nous nous étions passé une vie calme dans le travail « quand pourrons nous y retourner tranquillement et sans danger ? » En montant la côte des vignes sur plusieurs de mes paroles jetées sans sens, paroles sans être réfléchi veux-je dire, Papa m'a dit « tu es toujours aussi enfant cependant nous passons par des épreuves qui devraient te mûrir » oh oui je ne comprend pas comment je puis encore conserver mon caractère jeune car depuis un mois et demi j'ai déjà bien souffert et une grande appréhension m'attendait encore pour la fin du jour. Voici comment ! Comme nous quitions papa le sergent Pascal m'a demandé d'avoir la bonté d'aller lui chercher un journal chez le maire et de le lui poster à la gare ; le maire n'était pas chez lui et les personnes qui y étaient ne savaient où étaient les journaux et Mr

Gabriel le maire rentrait dans le moment il m'a dit qu'il ne tenait plus les journaux que c'était une autre personne qui les mettaient en vente puis il a ajouté que nous devons partir demain que c'était le commandant qui lui avait dit de nous expulser et que s'il était en son pouvoir de nous conserver qu'il l'aurait fait. Quand j'ai été porter le journal à Mr Pascal je lui avais appris que nous devons partir et il m'a dit que papa descendrait le soir.

Quand papa est venu le soir il était avec un Bruyère son compagnon. Alors en parlant papa nous a dit qu'il ne pourrait pas résister pendant longtemps à cette nourriture qui n'est pas assez substantielle et aussi au froid qui allait arriver. De plus on va leur faire faire des patrouilles et il y a déjà eu un homme du 44^{ème} qui a été blessé aujourd'hui. J'ai beaucoup pleuré le soir en pensant à tout cela car je crains que papa ne trouve la mort pendant cette malheureuse guerre qui va faire tant de victimes.

En passant près du bois de la Plume nous avons vu de gros chênes et de la ramille qui a été abattu à un mètre du sol et nous avons dit ceci « si les chênes avaient une âme et une raison ils doivent penser ceci nous avons déjà des siècles, nous avons vu bien des guerres toutes nous ont respectées et en voici une nouvelle qui n'a pas respecté notre âge et qui nous a fait nouvelles victimes de guerre » Quels souvenirs doivent avoir ces grands arbres que d'événements ont-ils déjà vu et voici qu'une guerre leur a ôté la vie et cette intruse c'est la guerre de 1914.

Dimanche 27 septembre 1914

Papa est venu nous tenir compagnie après ses deux heures de garde, il est retourné à 9h1/2 à la gare et nous nous sommes préparées à partir. Mme Thomas une épicière de Maucourt qui était très gentille avec nous pleurait quand nous sommes parties. Le maire n'a voulu nous donner qu'un laissez passer pour Bar le Duc. Nous avons passé à Verdun nous avons acheté du pain du sucre et des tricots puis nous avons été à Dugny où nos chers amis nous ont encore donné l'hospitalité. Frisquette est encore dans la même écurie dans le village où elle était avant. Nous avons été voir oncle Hyacinthe, il était parti à Ornes pour avoir des nouvelles de Grémilly et tante Alice était inquiète parce qu'il ne rentrait pas.

Mme Jacquart la femme de Léon était à Ornes elle a voulu retourner à Grémilly, là les Allemands l'ont fait prisonnière et l'ont conduit à Azannes, elle est parvenue à s'évader le second jour.

Ainsi aujourd'hui nous avons été chassées de Vaux comme une bande de saltimbanques et ici nous n'osons nous faire voir pour que l'on ne nous expulse pas.

Lundi 28 septembre 1914

Il est arrivé un terrible accident à Dugny « Un émigré conduisait un chariot quand une motocyclette a devancé son chariot les chevaux se sont effrayés ils ont renversé le chariot et ce pauvre a eu une blessure à la tête et au ventre puis un bras cassé et l'autre démis, ce pauvre malheureux souffre beaucoup. Nous avons fait l'escalier et le vestibule le matin, l'après dîner nous avons été travaillé avec Mme Gersant.

Voici une journée qui s'est écoulée assez calme, cependant il arrivait encore à nos oreilles une rumeur de coups de canon lointains.

Mardi 29 septembre 1914

Ce matin il pleuvait un peu mais le soleil s'est levé je crois qu'il va faire beau aujourd'hui. Notre journée s'est écoulée calme.

Mercredi 30 septembre 1914

J'ai été avec Mme Gersant à l'enterrement de l'émigré qui a été tué d'un accident de voiture dont j'ai relaté les faits lundi.

Tous les jours à quatre heures il y a un salut à l'église qui est donné par un aumônier principalement pour les militaires car Dugny est un lieu de convalescence et le prêtre donne quelques mots d'encouragement à ces pauvres petits soldats qui ont déjà payé leur tribut à la guerre et beaucoup d'éclopés se rendent à ce petit office là ils égrainent leur chapelet pour eux, pour leur famille, pour leurs compagnons d'armes, pour la noble France qui fait un si bel effort pour vaincre ses ennemis et les rejeter au-delà de leur frontière et remettre nos frères Alsaciens-Lorrains sous son fier étendard.

Jeudi 1^{er} octobre 1914

Il fait un temps superbe, nous avons travaillé au jardin puis nous avons été nous confesser et nous sommes restées à l'office de quatre heures. Le soir madame Hilte avait mal à la tête elle n'a pris qu'un peu de bouillon puis elle est partie se coucher.

Vendredi 2 octobre 1914

Nous commençons le troisième mois de guerre et où en sommes nous ? beaucoup d'hommes déjà ont péri sous la mitraille, les Allemands foulent le sol français jusque près de Paris ils massacrent nos villages, nos églises et les Français n'ont pas encore vu le ciel Allemand. L'hiver vient, nos troupes vont avoir un ennemi de plus à combattre « le froid ».

J'ai communiqué aujourd'hui, ma communion a été très fervente j'ai prié pour ma famille, pour les blessés, pour les morts et aussi pour ma patrie.

Toutes les personnes étrangères à la commune de Dugny doivent partir pour le trois octobre, ceux qui resteront seront passibles du conseil de guerre . Je ne sais ce que nous allons faire.

Samedi 3 octobre 1914

Ce matin oncle Hyacinthe est venu nous dire au revoir avec Odette, ils allaient à Verdun prendre le Meusien pour aller du côté de Bar. Ces dames sont allées à l'enterrement d'un jeune homme de Billefont, le fils Jeanpierre qui a été tué à Mouilly, sa famille a été le chercher hier et on l'a inhumé à Dugny, beaucoup de militaires étaient à l'enterrement. Le prêtre a fait un petit discours devant le cercueil . Je vais festonner une taie d'oreiller ce sera un souvenir de la guerre.

Dimanche 4 octobre 1914

Nous avons été à la messe de neuf heures les hommes chantaient cela était très beau nous avons été aussi aux vêpres maman était restée car elle n'aime pas à se faire remarquer pour que l'on ne nous chasse plus.

Avant vêpres j'ai lu « les deux mains » par Pierre l'Hermitte, après vêpres j'ai écrit à Papa puis j'ai commencé « Petite mère » livre qui m'a été prêté par madame Gersant . Maman lit le roman d'un jeune homme pauvre. Aux offices il y a toujours affluence de soldats éclopés et autres car Dugny est un lieu de convalescence.

Lundi 5 octobre 1914

Nous sommes allées à Verdun avec Mesdames Gersant et Hilde avec la voiture et Frisquette. Verdun était encore assez animée pour un jour de guerre, c'est triste à voir tous ces magasins fermés, il y a quelques épiceries, magasins de nouveautés, merceries et autres d'ouvert, là le monde afflue et dans bien des magasins les clients n'entraient pas, les commerçants les servaient dehors. J'ai fait l'emplette d'un chapeau d'hiver, il est brun garni d'une petite aile, il me revient à cinq francs. Quand nous sommes rentrées, grand mère avait mal à l'estomac, elle s'est couchée de bonne heure et n'a pris qu'un peu de bouillon.

Il est arrivé dans l'Est ces jours derniers des canons de marine qui portent à quatorze kilomètres et qui, aidés du petit 75, vont faire beaucoup de besogne et de la bonne.

Mardi 6 octobre 1914

Notre temps s'écoule toujours assez calme ici au milieu des bonnes personnes qui nous ont si bien reçu. Le matin j'ai fait ma petite lessive de la semaine, l'après dîner j'ai festonné, ainsi voici une journée sans trop d'incidents.

Mercredi 7 octobre 1914

J'avais fini de faire mon petit ménage qui consiste à faire l'escalier, le vestibule et à aider la personne qui fait la chambre des officiers quand le facteur est venu, il m'a apporté une lettre de papa que voici car je veux l'avoir sur mon journal car cette lettre je veux toujours la posséder car c'est un brave qui l'a écrit et qui raconte ses exploits et ceux de ses camarades et ce brave c'est papa. Je serai toujours fière de ce que Papa n'a pas peur de l'ennemi et que lui aussi aura rendu service à sa Patrie.

Le 5 octobre 1914

Chères Rosalie et Yvonne,

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait bien plaisir mais le plaisir serait plus grand si la guerre était

finie, depuis votre départ je suis allé à Verdun conduire des chevaux abandonnés. Voilà deux jours de suite de patrouille.

Le 3 octobre sera un jour remarquable pour moi et mes camarades car les prussiens nous ont bien reçus avec des pruneaux ; nous avons été jusque Foameix, Morgemoulin, nous leur avons pris un sous-officier, une voiture de ravitaillement et une cabine téléphonique, mais ils se sont vengés, nous n'avons cependant eu qu'un blessé, on lui a fait l'amputation du pouce de la main gauche, on peut voir pareil mais je ne verrai pas pire car je sais par quel hasard nous sommes encore du monde des vivants. Le 4 nous sommes allés à Mogeville mais cette fois nous ne les avons pas approché de si près, nous n'avons aperçu que sept prussiens et pas de leur artillerie.

Aujourd'hui je suis allé à la visite pour avoir un jour de repos, je suis très fatigué car en deux jours j'ai marché pendant trente six heures.

Les Prussiens ont quitté l'Epinas et Pierreville je crois qu'ils étaient en train de battre le blé et de le conduire au moulin de Houdelaucourt. Sans doute que chez nous et à Pierreville ils ont fait la même chose, il reste toujours du petit bétail et des poulains à Pierreville et à l'Epina mais je ne vois toujours rien de Bois d'Arc. Quand je vous verrai je pourrai mieux vous dire ces choses comme elles se sont passées. Je suis toujours en bonne santé et j'espère que ma lettre vous trouvera de même. Je suis très heureux de savoir que vous êtes dans votre ancien asile ; les Prussiens ont fait plusieurs prisonnières à Maucourt.

Faites bien mes compliments aux bonnes personnes qui vous ont rendu l'hospitalité ainsi que mes amitiés.

Je quitte ma lettre car le vaguemestre va passer.

Votre Mari et Père qui vous embrassent toutes deux.

E. Jennesson

Est collée sur le journal une fleur séchée (pensée) jointe dans la lettre.

Ma bonne Mère du ciel je vous remercie d'avoir pris soin de Papa, de l'avoir sauver du danger, oh oui ! on ne vous invoque jamais en vain «Ce que Dieu garde est bien gardé »

Jeudi 8 octobre 1914

Nous travaillons dans la chambre de Mme Gersant quand Mme Hilte est venu nous dire que le lieutenant lui avait appris que les habitants de Dugny allaient partir et en effet le soir un gendarme est venu dire à Mme Hilte qu'il ne devait rester chez elle que monsieur Hilte. Mr Hilte ira demain à Verdun dire à un docteur de Verdun de venir voir grand mère qui souffre de l'estomac pour se faire délivrer un certificat pour ne pas partir.

Nous allons partir demain je ne sais où.

Vendredi 9 octobre 1914

Nous avons préparé nos paquets et nous sommes parties après avoir déjeuné.

Monsieur Hilte a été à Verdun et ils ne partiront pas. Mme Gersant part demain pour Paris.

Nous sommes venues à Landrecourt, nous avons trouvé une place pour notre cheval puis la bonne du presbytère est venue nous amener à un vieux garçon qui nous a donné un lit dans sa cuisine, notre hôtel n'est pas très engageant mais nous allons patienter comme nous pourrons.

Le village de Landrecourt est un hameau qui est situé à quatre kilomètres de Dugny, les maisons sont toutes basses.

Samedi 10 octobre 1914

Nous avons arrangé nos petites affaires puis nous avons été soigner notre cheval, nous avons déjeuné et nous avons été voir la bonne du presbytère, nous lui avons acheté quelques consommations.

Quand pourrons nous retourner dans notre chez nous, si mal que nous y serons, nous y serons toujours aussi bien qu'à traîner d'une place à l'autre.

Je m'ennuie, cette vie me pèse, tout le monde prédit cette guerre encore longue, on est tout démoralisé. Je suis toute angoissée, je m'ennuie, je vois tout en noir.

Dimanche 11 octobre 1914

Nous sommes allées à la messe à dix heures puis nous avons mangé et nous sommes allées à Dugny, madame Hilte, madame Gersant n'était pas partie, Mme Gersant partira demain madame Hilte

ne partira pas parce que grand mère est souffrante, ces dames étaient très heureuses de nous voir. Des bouchers nous ont vendu de la graisse de bœuf et de la viande.

Lundi 12 octobre 1914

Nous commençons déjà à nous habituer à Landrecourt, nous nous ennuyons moins aujourd'hui. J'ai été trouvé une ouvrière qui m'a piqué ma blouse, je n'ai presque plus rien à mettre après ma blouse pour avoir fini.

Nous n'avons pas de nouvelles de papa, je ne sais ce qu'il fait, je prie toujours beaucoup pour lui.

Mardi 13 octobre 1914

Nous avons fini de manger à onze heures quand un gendarme est venu nous dire que nous devons partir avant la nuit et que nous devons quitter le camp retranché de Verdun, cependant il aurait toléré que nous ne partions que le lendemain matin, nous sommes quand même parties le jour pour ne pas nous retrouver avec tout le convoi des émigrés.

A 14 heures nous partions, nous avons passé à Lempire où nous avons vu des personnes de Gremilly qui doivent partir demain aussi. De là nous avons passé à Lemmes puis à Souilly et à Heippes. Nous sommes près du champ de bataille de Souilly et à six kilomètres de Benoite Vaux.

Nous arrivions à Heippes une heure avant la nuit, nous cherchions une place pour Frisquette quand madame Lajoux coquetière à Ornes est venue nous aider, elle nous a conduit au maire qui a placé notre cheval et notre voiture dans une grange près de chez lui puis il nous a offert un lit chez lui. Nous avons bien remercié Dieu de nous avoir si bien conduit nous resterons ici jusqu'à nouvel ordre.

Mercredi 14 octobre 1914

Ce matin nous avons écrit à Papa et à madame Hilde pour les prévenir que nous étions parties de Landrecourt et que nous avons encore trouvé l'hospitalité à Heippes. L'après dîner nous avons aidé madame Gervaise à démêler des pommes de terre. Madame Gervaise est la dame chez qui nous habitons, Monsieur Decombe son papa est le maire de la commune de Heippes.

En général notre journée s'est bien passée, nous remercions Dieu de nous avoir si bien conduit chez de bonnes personnes.

Jeudi 15 octobre 1914

Notre ordre du jour ici est assez simple, nous nous levons à six heures passées, nous allons chercher un litre de lait chez Langlois qui habite une maison en face de chez nous, nous faisons notre premier déjeuner, nous lavons la vaisselle, nous allons soigner Frisquette, nous faisons notre toilette puis nous aidons madame Gervaise à faire son travail, nous déjeuner avec eux, après midi nous nous promenons ou nous allons travailler pour la maison puis le soir nous nous couchons après avoir dîner. Aujourd'hui après avoir déjeuner, nous avons été arracher les betteraves.

Maintenant les Français occupent Etain mais les Allemands occupent encore Montfaucon et la côte de Romagne donc nous ne pouvons pas encore rentrer chez nous.

Vendredi 16 octobre 1914

L'après dîner nous avons été arracher les betteraves madame Blanchard est venue avec ses filles nous aider à achever pour aller demain voir le champ de bataille.

Nous n'avons pas de nouvelles de papa nous ne savons quand nous nous reverrons.

Samedi 17 octobre 1914

L'après dîner nous avons été visiter le champ de bataille qui n'est pas éloigné de Heippes. En sortant du village on prend un chemin de traverse qui monte une côte qui traverse un bois de sapin et c'est là que l'on se trouve en présence du champ de bataille, on aperçoit des papiers et bien des traîneries de toutes sortes en sortant du bois de sapin et en faisant plusieurs mètres à droite l'on se trouve en présence du bivouac Allemand, là est resté pêle-mêle sacs, cartouches, fusils, habillements, gamelles enfin tout ce qui forme l'équipement militaire allemand ; à trois cent mètres un peu plus loin un peu sur gauche se trouve les vestiges d'un bivouac français, là même aspect qu'au bivouac allemand, tout est resté là comme si nos braves troupiers avaient été surpris sans avoir eu le temps de remettre sac au

dos puis espacé partout sur la côte se trouvent les tranchées où l'on a enterré des hommes et des chevaux ; par endroit il y a des tombes où une croix domine et où sont inscrits quelques mots, ces épitaphes sont en partie allemande, dans une tranchée il y avait encore du sang mêlé à l'eau de la pluie, au bout d'une tranchée il y avait de la terre jetée comme pour avoir couvert un cadavre alors j'aperçus un bel éclat d'obus très gros, je me penche pour le ramasser, quand je l'ai pris, dessous, j'ai vu le bout du soulier du cadavre qui était là, quelle horreur j'éprouvais à voir ce pied d'un homme mort depuis plus d'un mois, c'est honteux de ne pas mieux enterrer les héros qui sont morts depuis plus d'un mois. Dans le bois il y a un cheval qui n'est pas enterré et il y a encore la selle dessus le dos. Partout l'on voit des livrets, des lettres, par le numéro des képis et des livrets nous avons conclu que les soldats qui ont trouvé la mort là sont de Marseille.

Le champ de bataille se continue ainsi dans la vallée et dans les bois de l'autre côté jusqu'à Souilly. Eh quoi ! Voilà où vous êtes venus pauvres soldats verser votre sang glorieusement pour défendre votre patrie qu'une horde maudite mutilé depuis deux mois. C'est peut-être dans un coin solitaire de bois que sera la dépouille mortelle de mon tendre père et je n'aurai pas, si le malheur lui arrive de mourir ainsi, la consolation d'aller prier sur sa tombe. Pauvres enfants ! répétait toujours un pauvre père qui visitait avec nous le champ glorieux, le fils de ce malheureux était en Belgique et il n'a pas eu de nouvelles. Pauvres enfants mais glorieux ! voilà ce qu'il faut dire . Nous avons vu la place où ces scélérats ont fusillé une jeune fille au pied d'un arbre, ils l'avaient enterrer au pied de l'arbre dans un très petit trou, la famille l'a fait déterrer pour la mettre dans un cimetière. Nous irons voir l'autre partie un autre jour.

Dimanche 18 octobre 1914

Nous avons suivi les offices de la paroisse, après vêpres nous avons écrit à oncle Louis. Nous nous proposons d'aller faire un pèlerinage à Benoîte Vaux, je prierai bien la bonne Mère pour qu'elle me conserve Papa.

Lundi 19 octobre 1914

Notre matinée s'est écoulée calme, l'après midi nous avons cousu pour madame Gervaise.

Mardi 20 octobre 1914

Marie Louise Blanchard doit aller à Souilly chercher du pain, j'irai sans doute avec elle. Quand nous soignons notre cheval Maria Blanchard est venue nous dire qu'elles allaient partir pour Souilly alors je me suis préparée et elles m'ont dit qu'il y avait un soldat qui devait nous y conduire en auto mais il était parti sur le champ de bataille et pour ne pas attendre nous étions parti à pied à un kilomètre de Heippes nous avons retourné parce qu'il faisait trop sale et nous ne sommes pas allées à Souilly. L'après dîner nous avons aidé madame Gervaise à rentrer les betteraves dans la grange. Demain nous irons sans doute à Benoîte Vaux.

Mercredi 21 octobre 1914

Nous sommes allées à Benoîte Vaux avec maman et deux dames de Billy, nous avons traversé un bois il y avait beaucoup de boue. A Benoîte Vaux il y avait des convalescents, Benoîte Vaux avait perdu son bel air propre des autres fois et puis tout se sent de l'automne les feuilles mortes jonchent le sol, nous avons mangé près de la source de la Vierge après nous avons fait le chemin de Croix puis nous nous sommes confessées au Père Bouchon qui est un très bon prêtre de 70 ans. Après nous sommes revenues à Heippes.

Nous irons communier demain.

Nous avons eu une belle journée pour accomplir ce pèlerinage.

Jeudi 22 octobre 1914

Nous avons été communié à la messe de sept heures le reste de la journée j'ai travaillé après ma taie maman a coupé des betteraves pour madame Gervaise avec des dames de Brabant.

Vendredi 23 octobre 1914

Le matin nous avons fait notre petit ménage puis l'après dîner nous avons été avec madame Blanchard voir une autre partie du champ de bataille qui se trouve dans un bois, là même désastre que partout, les obus ont abattu de gros arbres car où nous étions cette partie était bombardée par les Allemands puis reprise par eux qui ont dû se battre là car partout on voit des vestiges Français et

Allemands ; dans le grand bois les Allemands s'étaient fait des places où ils avaient enlevé des broussailles et ils avaient mis des gerbes d'avoine pour se coucher ce qui fait que maintenant cela s'est changé en un beau gazon vert haut de quinze centimètres, nous avons rapporté quelques menus objets comme souvenir de notre visite au champ de bataille.

Nous avons reçu trois lettres aujourd'hui une de papa, d'oncle Louis et l'autre de Mme Hilde.

Samedi 24 octobre 1914

Ce matin nous avons fait notre toilette puis nous avons écrit à Papa.

Le reste de notre temps s'est écoulé calme, l'après dîner nous avons coupé les betteraves. Monsieur Gervaise qui est sergent au 44^{ème} Rég^t de territoriale est revenu passer plusieurs jours dans sa famille, il va aller chercher ses moutons qui sont à Nubécourt pour les ramener ici puis les conduire à Verdun pour les vendre.

Dimanche 25 octobre 1914

Nous avons été aux offices à la paroisse. Mesdames Blanchard sont allées à Benoîte Vaux, elles ont changé de maison hier, maintenant elles sont au bout du village. Hier soir il est arrivé de la troupe, du ravitaillement en munitions, toutes les granges sont pleines de chevaux et nos braves soldats se font des tentes pour s'abriter pour faire leur cuisine.

Lundi 26 octobre 1914

Monsieur Gervaise est retourné aujourd'hui par le train. J'ai festonné, maman a descendu les betteraves dans la cave avec madame Renard de Brabant.

On entend un roulement lointain de canon, ce sont sans doute les grosses pièces de marine qui tirent, elles vont vite chasser les Allemands de nos habitations.

Mardi 27 octobre 1914

Hier nous avons reçu une lettre de papa, il nous dit que les grosses pièces ont tiré le 23, du troisième coup elles ont abattu l'observatoire des Boches qui était sur la côte de Romagne, il avait quatre vingt mètres de hauteur.

Des Français qui ont passé à Pierreville ont vu sur une brouette un homme mort qui était en putréfaction, nous craignons que ce soit le pauvre père Jacquart, les boches l'auront tué.

Des personnes qui ont quitté Brabant samedi nous ont dit que les boches chargeaient tout le mobilier sur des voitures pour le reconduire en Allemagne, quand nous retournerons tout aura disparu.

Mercredi 28 octobre 1914

Le matin j'ai écrit à papa.

Le capitaine a dit à monsieur Decombe qu'ils allaient faire partir les émigrés pour avoir leur place, à nous les boches nous ont tout pris, papa défend son pays, nous sommes seules errantes, et l'on va nous chasser pour placer messieurs les officiers qui pour la plupart ont une famille en sécurité.

Car ces messieurs sont ennuyés de coucher sur la paille, ils veulent prendre notre lit.

Jeudi 29 octobre 1914

Nous recevons tant de bonnes nouvelles de tout le monde, des personnes nous disent même que les Français sont à Azannes ce qui décide Marie Louise Blanchard à vouloir retourner à Ornes pour savoir quand nous pourrons repartir, elle est partie le matin au train de sept heures, nous sommes allées les conduire à la gare ; quand le train en sifflant les emportait j'aurais voulu être avec elle pour aller aussi faire un tour dans notre pauvre habitation ; enfin nous aurons des nouvelles dans quelques jours, nous pourrons sans doute pouvoir bientôt retourner chez nous.

Vendredi 30 octobre 1914

Nous avons eu une lettre de papa, il nous dit que Pierreville est brûlé par le bombardement français, papa ne le fait pas dire à Madame Périquet car il ne sait comment le lui apprendre.

Papa s'ennuie beaucoup et nous aussi. Le soir Marie Louise est revenue, elle a été à Ornes, les Français y sont mais il est interdit d'y habiter pour le moment et on a bien affirmé à Marie Louise que l'on ne pouvait pas retourner avant un mois, d'autres disent même que le gouverneur ne laissera pas retourner tant qu'il y aura encore des Allemands en France car il y a trop d'espions en Lorraine.

Quelle déception, nous pensions déjà repartir dans quelques jours et voilà que l'on ne veut pas nous laisser partir quand même le pays serait libre ; encore un mois à tant souffrir car nous sommes loin d'être bien ici, madame Gervaise est si désagréable, quand nous disons quelque chose elle nous rembarre, si nous voulons travailler si bien que nous faisons, c'est mal fait enfin on ne fait ni on ne dit jamais rien de bien et cependant nous payons grandement notre nourriture.

Du reste dans ses fonctions de maire, monsieur Decombe est loin d'être agréable, chaque fois qu'un habitant veut un laisser passer et alors ce sont des histoires à n'en plus finir, ils leur disent « vous ne faites que de vous promener, il faut que je sois là toute la journée pour vous faire un laisser passer (etc) » parfois nous avons de la peine pour les pauvres personnes qui sont arrangées de la sorte.

Samedi 31 octobre 1914

Marie Louise Blanchard m'a donné un modèle d'entre deux au crochet ce qui fait que j'ai été une partie de la journée là haut chez eux et certes elles ne sont pas plus heureuses que nous, dans leur ménage il y en a toujours un pour ronchonner aussi madame Blanchard va partir bientôt chez sa fille qui est institutrice dans la Haute Marne ; elles seront plus heureuses que nous car elles seront en famille et chez elles .

Dimanche 1^{er} novembre 1914

Nous voici à la belle fête de la Toussaint qui les autre années nous réunissait à Grémilly . C'est avec un serrement de cœur que je pensais aux autres années où nous allions faire une prière sur la tombe de nos chers disparus, nous sommes allés à la messe puis après nous sommes allés au cimetière de Heippes qui se trouve assez éloigné du village. Je me transportais en esprit à un petit cimetière plus luxueux où ma mère et moi nous avons dû rendre à la terre quelques personnes affectionnées de nous ! Ce cimetière c'est celui de Grémilly.

Le chrysanthème, cette fleur des morts, n'a pas fait son apparition cette année ! où est cette gerbe de fleurs des morts que tous les ans nous portions au cimetière ! tout est triste, cette belle fête a perdu son aspect grandiose et beau.

Monsieur Décombe de Souilly, frère de madame Gervaise, était venu, il a déjeuner avec nous alors à la fin du repas au moment de manger la salade on a dit que l'on n'en avait pas fait alors madame Gervaise a dit « il en faudrait beaucoup comme mademoiselle pour en faire » le pourpre de la colère m'est monté à la figure, je n'ai fait que dire « moi je ne sais pas quand vous voulez en faire », nous en parlions bien avec maman mais nous ne voulions pas en demander car nous n'aurions pas voulu en forcer à en faire pour nous.

En montant maman m'a dit « cela me fait autant de peine qu'à toi tu as bien fait de ne rien dire mais pour moi ne dis rien » Pauvre mère ! je ne veux rien dire, je veux me surmonter puisque cela vous fait plaisir. Quel contraste avec madame Hilte si douce si délicate avec ces personnes si peu intelligentes, car madame Gervaise aime je crois à nous dévoiler son peu d'esprit et son caractère revêche et acariâtre.

Lundi 2 novembre 1914

Nous sommes allées à la messe des morts à neuf heures. A six heures et quart j'ai été conduire les dames Blanchard à la gare, elles partent à Longchamp-les-Millières dans la Hte Marne chez mademoiselle Marguerite qui est institutrice là ; nous conservons un bon souvenir les unes des autres, souhaitons que nous puissions encore nous revoir.

Nous avons eu une lettre d'oncle Hyacinthe, ils sont dans la Haute Savoie, la lettre est très courte et je ne sais par quel hasard ils sont là ; oncle va passer la révision, il craint qu'on ne le reprenne, il nous demande des nouvelles, hélas ! nous n'en avons pas plus qu'eux.

Encore un jour de passé ! combien encore à passer dans ce long exil ? je ne le sais mais je crains que ce ne soit encore long. L'hiver approche, les grands froids vont venir. Une indescriptible angoisse s'empare de moi, je crains que maman ne devienne malade alors je ne sais ce que je ferai ?

Mardi 3 novembre 1914

Nous avons reçu une lettre de papa ; le pauvre ! il trouve son métier dur, surtout ses heures de garde pendant la nuit ; comme il doit avoir froid. Il pense à tout jusqu'aux chrysanthèmes de maman, il nous dit qu'il n'y a plus que le Bois d'Arcq pour rester de toutes les fermes environnantes et ce serait miracle s'il restait ! malgré tout je veux espérer que nous resterons encore tous les trois après ce grand orage et que nous aurons encore notre maison pour nous abriter.

On craint un engagement à l'est de Verdun ; les monstres ! après nous avoir ruinés tueront papa et tout sera perdu, nous ne serons plus qu'à deux près d'un monceau de ruines.

J'ai été communier ce matin, dans ces dures épreuves, on sent le besoin de se rapprocher de Dieu pour nous donner la force de tout supporter, qu'aucun ne faiblisse durant l'épreuve.

Mercredi 4 novembre 1914

Nous sommes allées aujourd'hui à Mondacourt petit hameau à trois kilomètres de Heippes toujours en allant du côté du champ de bataille, nous voyons partout dans les champs des tombes, et, tout en pensant avec horreur que l'herbe y poussera plus épaisse et plus fraîche au printemps prochain, je détourne les yeux pour ne plus voir cette terre soulevée encore par une dernière ondulation d'agonie. Pauvres morts, qui mettra une croix sur ce tertre abandonné ? Qui fera à leur âme l'aumône d'une prière ? Leurs mères les pleurent sans savoir où ils reposent, tandis que nous passons là ; sans les connaître !...

Quand au village, il m'a tout à fait donné l'impression de ce que je verrai quand je retournerai dans mon pays, un boulet a troué la muraille d'une maison, défoncé le toit d'une autre et à côté toute une rue de maisons brûlées, au cimetière il y a encore des tombes de militaires, faudra-t-il donc que nous voyons la fin de toutes ces épouvantes, que la terre soit abreuvée du sang des fils et des larmes de leur mère.

Jeudi 5 novembre 1914

L'après dîner nous sommes allées nous promener à Rambluzin avec madame Duché et sa fille, le village a moins souffert de la guerre que Heippes et beaucoup d'habitants sont restés chez eux. Hélas ! Quand retournerons dans notre foyer aux cendres refroidies depuis presque trois mois ! Nous sommes parties au soir d'une sanglante défaite, nous étions vaincus partout à la fois, les blessés passaient par bande, se traînant avec peine, appuyés sur leurs sabres, ou leurs fusils, ils se pressent sur la route demandant « encore combien de kilomètres pour Verdun ? » « vingt cinq » et à cette réponse nous voyons leur courage faiblir. Quand nous retournerons nous ne verrons que des ruines ! Mais espérons que ce sera après le triomphe des Français. Nous avons reçu une lettre de tante Adèle, ils sont très bien à Ligny dans une maison qu'ils louent, André se remet lentement de sa longue maladie.

J'ai écrit à papa pour lui offrir mes vœux pour sa fête qui est samedi.

Vendredi 6 novembre 1914

Je n'ai pas pu aller communier ayant été indisposée la nuit j'ai dû rester au lit jusqu'à midi, cela me contrarie beaucoup de ne pas pouvoir aller communier, car c'était le premier vendredi du mois, je tâcherai d'y aller demain car c'est la fête de papa.

Nous avons reçu une lettre de madame Périquet, elle est en bonne santé, monsieur Périquet est encore en convalescence à Dié elle sait que Pierreville est brûlé.

On lui a dit que les Allemands ont pris tous ses meubles et ceux de madame Huguenin pour les conduire en Prusse.

Notre pauvre minette est morte dans un jardin maman a beaucoup de peine.

Le soir pendant que nous dînions il est venu deux personnes de Bar qui ont demandé à coucher, ils ont mangé du pain et du fromage puis ils ont couché dans le lit de madame Blanchard, le lendemain ils sont repartis à Villers pour aller voir leur fils c'était monsieur Michaud directeur d'usine avec sa fille.

Samedi 7 novembre 1914

C'est aujourd'hui la fête de papa, qui s'en douterait, tout est triste et il y a si longtemps que nous ne l'avons vu quoique nous ayant fréquemment des lettres de lui, où est le beau bouquet que je confectionnais chaque année pour lui offrir ; j'ai été communier pour lui ce matin, que le bon Jésus m'accorde tout ce que je lui ai demandé à l'intention de papa.

Ma journée s'est écoulée calme.

Nous avons reçu une lettre de Hélène Hennequin, elle est à Chaumont avec sa grand mère et tante Gousset qui a été malade.

Dimanche 8 novembre 1914

La dépêche d'hier soir annonce que les Français ont repris Mogeville et Maucourt aux ennemis,

j'attends avec impatience la dépêche de demain qui va nous dire si les Français ont avancé au delà de Maucourt et Mogeville . Dieu le veuille ! Nous attendons encore une lettre de papa.

Nous avons été aux offices de la paroisse, il y a toujours affluence de militaires.

Quelle douce température nous avons pour la saison et quel beau temps.

Le matin je me contrariais avec maman parce que je disais qu'un soldat qui avait tué d'autres soldats ennemis, c'était injuste qu'il retourne bien tranquillement dans son foyer après avoir semé le deuil dans d'autres familles ennemies, je veux bien mais n'ont-ils pas leur affection aussi bien que nous, n'ont-ils pas des vieux parents, des frères, des sœurs, une femme et des enfants qui les pleurent aussi.

Lundi 9 novembre 1914

Nous avons reçu une lettre de papa, il ne nous dit pas encore de retourner, il nous demande de lui envoyer des chaussettes, des moufles, un passe-montagne ; nous avons trouvé tout cela, nous allons le lui envoyer le plus tôt possible. Nous nous ennuyons beaucoup les uns des autres, après le jour de la réunion en famille et du retour au foyer, éteint depuis trop longtemps.

La température s'est sensiblement refroidie aujourd'hui, c'est l'hiver qui va commencer !

Mardi 10 novembre 1914

Brou ! Quel froid, ces pauvres militaires et ces chevaux me font de la peine de les voir grelotter ainsi. Je prépare une lettre pour annoncer à papa l'arrivée de son petit colis postal. Nous avons trouvé tout ce que papa nous demandait nous allons envoyer le petit colis demain j'irai le poster à Souilly.

Mercredi 11 novembre 1914

Il fait un vent glacial accompagné d'un épais brouillard, ce qui n'est pas chaud. Nous sommes allées ce matin à Souilly, il y avait madame Lajoux, deux dames de chez elle et moi, j'ai expédié mon colis et j'aurais bien voulu suivre ce petit paquet pour aller voir papa et l'embrasser.

Tout est calme et les opérations ne semblent pas vouloir aller vite.

Le soir il est venu coucher ici plusieurs personnes qui revenaient d'Avignon où ils ont passé trois semaines et n'ont pas été très heureux, ils couchaient sur la paille et ne mangeaient que des pommes de terre et des carottes cuites à l'eau avec des fruits.

Jeudi 12 novembre 1914

Il a plu pendant la nuit et la température s'est élevée ce qui fait que papa aura plus chaud en montant la garde à Vaux, il doit bien s'y ennuyer.

Nous avons reçu une lettre de papa, il est en bonne santé et monte la garde au pont du chemin de fer, ils ont un nouveau capitaine qui est très affable, il s'occupe pour que sa compagnie touche des vêtements chauds. Les nouvelles militaires sont très bonnes, nous avons repris les deux jumelles d'Ornes, nous avons repoussé une attaque dans le bois de Maucourt ; le 9 les Allemands avaient la musique en tête, ils ont eu une centaine de morts et cinquante huit prisonniers, les Français occupent Pierreville et vont reprendre Gincrey dans un bref délai.

Vendredi 13 novembre 1914

J'ai écrit à papa, nous avons reçu une lettre d'oncle Louis que j'ai jointe à la lettre de papa Georges va passer la révision sous peu.

Un capitaine va venir coucher dans le lit de Madame Blanchard.

Je continue à reprendre des modèles de dentelles sur l'album de madame Gervaise.

Samedi 14 novembre 1914

Il a plu pendant la nuit et l'air est frais. Que les paysages sont donc beau, après une petite pluie qui suit un long moment de beau temps ; les toits de belles tuiles rouges sont lavées et reluisent ; les feuilles des végétaux sont débarrassées de leur poussière et sont plus que jamais d'un beau vert reluisant puis quand on baisse les yeux , on voit l'eau et la boue à terre alors je pense « comme c'est beau et que c'est laid la pluie hélas ! Chaque chose a son bon et son mauvais côté » Comme il est juste ce dicton de nos grands parents ! « Il n'y a pas de si grand mal qui n'ait son petit bien à côté » La guerre est une grande calamité, a-t-elle son petit bien ? Je ne sais ! et cependant je crois que oui, car si on massacre bien des hommes, si on flagelle le pays espérons que l'on nous rendra nos sœurs l'Alsace et la Lorraine.

Madame Lajoux est venue nous voir ce matin. On n'a fait la distribution de l'épicerie et du pétrole chez Didier.

Dimanche 15 novembre 1914

« Déjà la moitié du mois ! et nous ne sommes pas encore rentrés dans nos foyers » voilà ! le cri qui s'échappe d'émigrés et de militaires ; tous trouvent le temps long pour le retour. Nous avons suivi les offices de la paroisse et le reste de notre temps s'est écoulé calme, les cuisiniers des officiers nous ont offert un verre de thé qui était excellent. Il couche dans la même chambre à la place de madame Blanchard le capitaine Robert, il a une fille qui est mariée depuis neuf mois et son mari a été tué il y a deux mois.

Lundi 16 novembre 1914

Il a beaucoup plu ce matin ; j'ai été me confesser et j'ai communié aujourd'hui. L'après dîner j'ai été voir la famille Glad si ils savaient des nouvelles, ils m'ont appris que Mr Thomas est retourné à Gincrey avec sa famille. Nous n'avons pas de lettre de papa aujourd'hui.

Mardi 17 novembre 1914

J'ai un peu travaillé le matin, l'après dîner j'ai été me promener avec madame Lajoux, nous avons encore été du côté du champ de bataille, quelle horreur ! quelle tristesse ! à voir ces tranchées abandonnées, ces tombes sans croix, où jamais une fille, une mère, une épouse ne sauront que repose là leur cher héros mort glorieusement pour la patrie. Nous avons reçu une lettre de papa, il a reçu les deux paquets que j'avais envoyé, il a trouvé les friandises bonnes. Paul Jennesson nous a écrit, il n'est pas heureux, pendant trois nuits ils ont fait des tranchées à quelques centaines de mètres des Boches, ils n'osaient pas parler, ni fumer. Madame Périquet nous a donné signe de vie, elle a un nouveau fils depuis le 10 novembre. Cousin Emile Jennesson est à Nice il a envoyé une carte à Papa.

Mercredi 18 novembre 1914

Nous avons été lavé notre linge de la semaine le matin. Il a gelé et un beau soleil luit au firmament.

Jeudi 19 novembre 1914

Nous avons écrit à papa pour lui demander si nous pourrions retourner à Dieppe et habiter là momentanément en attendant notre retour à Bois d'Arcq car nous ne pouvons rester ici, cette bonne dame Gervaise nous rend la vie insupportable par son sale caractère, hier elle nous a encore fait une scène à propos de botte, si nous ne pouvons rapprocher nous louerons une chambre ici et nous ferons notre cuisine nous même. Nous avons été voir madame Lajoux elle s'ennuie aussi hélas !

Vendredi 20 novembre 1914

Nous avons été chercher du foin ce matin, cela devient chose rare à Heippes ; il gèle tous les jours et les pauvres soldats ne sont pas heureux, ils ont bien froid ainsi que les pauvres chevaux qui ne mangent pas assez ; que de victimes la guerre fait dans les chevaux et les hommes ! quelle affreuse chose, tous s'en sentent chacun a son malheur et l'on n'entend que gémir.

Samedi 21 novembre 1914

J'écris à madame Périquet aujourd'hui. L'après dîner j'ai emporté mon crochet et j'ai été travaillé près de madame Lajoux, j'ai passé l'après dîner très agréablement.

Dimanche 22 novembre 1914

Nous avons été aux offices de la paroisse et le reste de la journée s'est assez bien passé. Le soir j'ai cherché si je trouverais une chambre à louer, il y en avait bien mais les officiers occupent tout, j'en suis bien désolée, où est le bout ? Maman avait la migraine le soir elle n'a pas souper et s'est couchée à dix sept heures.

Lundi 23 novembre 1914

La vie devient tout à fait insupportable ici. Le matin madame Gervaise nous croyait parties toutes les deux et je l'entendais qui disait « elles ne font pas la soupe, elles ne s'occupent que de la manger, etc » maman ne fait que de travailler pour la maison, elle relave tout, elle n'a qu'à mettre le pot au feu ; quant à moi je me félicite de ne rien avoir fait car je ne peux voir ce (grognon) toujours de mauvaise humeur « Ah ! comme il faut marcher sur son amour propre, comme il faut souffrir » après le déjeuner de midi je ne pouvais plus retenir mes larmes, comme c'est triste d'être ainsi expatriée, quand je pense que nous payons, que nous travaillons et que nous avons encore la mauvaise humeur de madame, il faut que ce soit la guerre pour que l'on supporte tout cela, oh ! maintenant je le crois ce que nous disaient les bonnes sœurs, Dieu en nous donnant des croix, nous donne la force de les supporter, plus la peine est grande, plus Dieu nous donne de courage, eh bien moi je ne me connaissais pas la patience que j'ai maintenant.

Le soir elle a crié parce que je ne faisais pas la cuisine alors maman en a profité pour lui dire que nous irions faire la cuisine ailleurs et que nous reviendrions coucher ; moi je n'ai pas voulu souper. Le soir ma pauvre maman et moi nous pleurions.

Mardi 24 novembre 1914

Le matin nous avons fait notre petite toilette puis nous avons été soigner le cheval quand nous sommes venues chercher notre lait pour le faire bouillir madame Gervaise nous a dit que si nous sortions d'une chose nous sortirions de l'autre et qu'elle nous retirait son lit. Nous sommes venues déjeuner près de madame Lajoux et après nous avons été demander à madame Lutz pour louer un lit chez elle puis nous avons déménager nos affaires et nous avons payer monsieur Decombe il nous a dit « Madame c'est la première fois que l'on part comme cela de chez nous, vous faites une bêtise qui ne me plaît pas du tout » nous avons fait notre cuisine chez madame Delabas puis nous sommes allées nous couchées chez madame Lutz.

Mercredi 25 novembre 1914

Nous avons continué à arranger nos affaires et à faire notre petit travail, je suis très ennuyée de ne pas recevoir de lettre de papa, serait-il malade ? Nous nous ennuyons beaucoup après lui. C'est aujourd'hui Ste Catherine, cette fête est bien triste cette année.

Jeudi 26 novembre 1914

Le matin maman a été au bois avec monsieur Lajoux, ce qu'il y a de bon ici c'est que l'on trouve du bois à volonté ; nous avons reçu une lettre de madame Périquet, elle ne sait où aller au sortir de l'hôpital, nous ne recevons toujours rien de papa ! quoi supposer ?

Vendredi 27 novembre 1914

Nous avons enfin une lettre de papa, il ne pense pas que nous puissions retourner avant le mois de mars, il n'espère pas qu'il reste quelque chose de Bois d'Arcq. Maman est toujours indécise, nous sommes toutes démoralisées, papa nous supplie d'aller le voir, il nous réclame des sabots, des pantouffles, le pauvre !

Samedi 28 novembre 1914

Nous avons fait notre petit ménage puis j'ai un peu festonné, ma taie d'oreiller ne va pas vite. Nous pensons partir lundi pour aller voir papa à Vaux et tâcher de nous caser à Verdun. Je n'aurai pas de regret de quitter Heippes car vraiment nous n'avons pas été trop heureuses chez monsieur Decombe.

Dimanche 29 novembre 1914

Nous avons été aux offices de la paroisse, comme tous les dimanches il y avait beaucoup de militaires, après la messe nous avons déjeuner puis nous sommes venues nous habiller pour aller à vêpres, comme nous étions en avance nous avons descendu près des demoiselles Duchet, madame Lutz était partie, elles étaient seules avec des émigrés qui prennent pension ici, ces demoiselles s'amuse bien, elles ne trouvent pas le temps long ici. Le soir nous avons été au concert donné par deux acteurs de l'opéra comique, ils chantaient des

romances dans une grange ; le coup d'œil n'était pas mal, à droite tout le long du mur de cette grange, il y avait des chevaux de troupe attachés et pour entrer dans la remise, il fallait passer derrière les chevaux, puis à gauche il y avait un plancher de posé comme pour faire un grenier ; le dessous était embarrassé d'instruments agricoles de toutes sortes ; donc acteurs et spectateurs se trouvaient sur le grenier où l'on accédait par une échelle, beaucoup de spectateurs étaient assis à terre et les chanteurs étaient debout avec une dizaine de personnes ; plusieurs restaient en bas près des chevaux, il y avait beaucoup de militaires, des civils et très peu de dames, nous avons jeté un coup d'œil, de la porte nous avons entendu quelques romances qui n'ont pas manqué d'applaudissements ; un amateur en photos aurait pu prendre une épreuve, en faire des cartes postales et intituler « Un petit concert pendant la guerre » ce qui fait des vers sans en avoir l'air, sur ce allons nous coucher il est sept heures et demie.

Il est venu coucher dans le lit inoccupé deux militaires dont un maréchal des logis qui a été au Soudan et en Madagascar, il nous a raconté ses péripéties de voyage, ce qui fait que nous n'avons pas dormi avant vingt deux heures.

Lundi 30 novembre 1914

Ce matin nous avons préparé nos affaires pour partir aujourd'hui, nous avons quitté Heippes à dix heures puis nous sommes à Thierville à treize heures, nous sommes encore allées à Verdun faire quelques courses et demain nous partons pour Vaux.

Mardi 1^{er} décembre 1914

Hier nous nous sommes rendues chez madame Gardeur de Thierville, elle nous a préparé un lit, nous avons couché là et le matin nous sommes parties pour Vaux.

Quand nous arrivions, madame Gody nous a dit « Votre mari va partir à Souville, il vous attend vers le milieu du village ».

Nous sommes parties aussitôt quand des militaires nous ont aperçues, ils ont dit « Jennesson voilà ta dame qui vient te voir » Comme je l'ai trouvé changé ce pauvre père ! il a laissé sa barbe en bouc, il est maigri et pâle ! il a eu vingt minutes pour être avec nous puis il est parti. Dans l'après dîner il est venu passer trois heures avec nous, nous avons été le reconduire ; oh ! cette promenade inoubliable ! comme nous nous embrassions ! comme alors la vie nous semblait douce ! comme nous trouvions le chemin court ! puis après la séparation ! oh ! bonheur éphémère ! les heures avaient coulé comme des secondes !

Mercredi 2 décembre 1914

Madame Gody est partie voir son mari pendant que nous étions là pour surveiller sa maison.

Le soir nous jouons aux cartes quand papa est arrivé, il a pris le thé avec nous puis nous nous sommes couchées, à deux heures papa s'est levé pour partir. Quand le reverrons nous ? le reverrons nous jamais ? oh bonheur éphémère !

Jeudi 3 décembre 1914

Il pleut, mais malgré le mauvais temps nous sommes parties et nous sommes arrivées à Thierville à treize heures, madame Gardeur nous a aidé à trouver une maison, nous avons loué un garni pour dix huit francs par mois, il est bien simple, un lit, une table, deux chaises, un évier, un fourneau et une armoire dans le mur, le soir nous viendrons coucher pour ne pas commencer à habiter un vendredi, nous sommes encore superstitieuses. Je suis bien contente de notre nouvelle habitation.

Vendredi 4 décembre 1914

Nous avons emménagé nos affaires et fait notre cuisine, nos propriétaires sont très aimables, Mme Aubriet une jeune dame de vingt trois ans, très riieuse et très jeune de caractère, pas distinguée, elle aime de crier fort, de rire aux éclats, c'est une Perrette de la fable, elle est très bonne, son mari du même âge environ, très gentil aussi peut-être moins bon, et plus maniéreur c'est le type de l'ouvrier faubourien et un bébé d'un an, maintenant que j'ai fait le portrait de nos propriétaires, je vais décrire notre habitation, elle est neuve et construite dans le genre des maisons à bon marché, nous habitons le premier.

Samedi 5 décembre 1914

Nous avons été à Verdun, nous avons fait bien des courses, je me suis acheté un tailleur bleu marine pour ma St Nicolas. Nous sommes seulement rentrées à quinze heures, nous sommes encore allées à Thierville voir ce que faisait Frisquette et prendre un litre de lait.

Dimanche 6 décembre 1914

Nous avons été à la messe à Thierville pour la première fois puis nous sommes rentrées manger, après nous sommes allées aux vêpres puis après nous avons joué aux cartes avec Melle Juliette Loste et Marcelle Bégard et deux maréchaux de logis qui couchent chez madame Gardeur, je suis allée au salut, après plusieurs jeunes filles sont venues me ramener. Après le dîner, Mr Vatinel un fourrier est venu dîner puis veiller chez madame Aubriet, nous sommes restées jusque dix heures, nous avons bien ri.

Lundi 7 décembre 1914

Je commence à me faire une pèlerine bleu pâle, après le second déjeuner nous sommes allées nous promener à jardin fontaine.

Mardi 8 décembre 1914

Nous avons reçu une lettre de papa, une de monsieur Delande qui est dans l'Isère avec vingt habitants de Gincrey, ils y sont très bien. Le soir Mr Henry Messy un cousin de Mr Aubriet est venu veiller, nous avons joué aux puces ; ce que nous avons ri.

Mercredi 9 décembre 1914

J'ai travaillé après ma pèlerine une partie de la journée. Henry Messy est venu travailler avec Mr Aubriet, le soir nous avons joué aux puces et au machuré nous étions tous noirs.

Jeudi 10 décembre 1914

Nous sommes allées à Verdun faire quelques courses, nous sommes passées voir Mme Nardin qui doit faire mon tailleur, j'irai essayer lundi avec maman qui se fait faire une robe d'intérieur. En ville nous avons rencontré monsieur Hilde, il va partir à Paris pour être gendarme ; au printemps nous avons vu les deux lieutenants qui couchaient chez madame Hilde, ils nous ont donné une poignée de main. Nous avons été voir la cathédrale, elle est dans le genre de celle de Metz, nous sommes rentrées à treize heures. Hier nous avons écrit à papa, la lettre est partie aujourd'hui.

Vendredi 11 décembre 1914

J'ai terminé ma pèlerine aujourd'hui, elle est très jolie, de teint bleu clair. Madame Henri Messy est venue rendre visite à Mr Aubriet, à l'occasion Mme Aubriet nous a invité à aller prendre le café avec eux, nous nous sommes bien amusées. A trois heures nous sommes allées à Thierville prendre le lait et voir le cheval, le soir Mme Aubriet doit m'apprendre à faire la dentelle aux fuseaux. Maman a écrit à cousin Emile Jennesson qui habitait Verdun et qui est émigré à Nice, à monsieur Delande et à oncle Hyacinthe. Nous n'avons pas de nouvelles pour la guerre, nous savons seulement que Guillaume est malade sera-ce sa dernière maladie !

Samedi 12 décembre 1914

Ce matin j'ai raccommodé mon corset, j'ai écrit à oncle Louis, nous ne recevons plus de correspondance. Monsieur Aubriet reste pendant la veillée, ce sera plus gai.

Dimanche 13 décembre 1914

C'est aujourd'hui que l'on célèbre l'Immaculée Conception ; la journée d'aujourd'hui est une journée de prière instituée dans la France entière pour demander à Dieu la fin de ce fléau et pour gagner des indulgences pour que tout cela se termine bien. A vêpres les jeunes filles et les enfants ont fait la procession dans l'église avec des bannières. Après la messe, quand nous préparions notre repas, Mr Vatinel est passé dire bonjour, il allait à

Thierville en corvée, il a été voir nos propriétaires qui mangeaient chez leurs parents.

Lundi 14 décembre 1914

Nous avons été débarrasser une maison de l'amie de Mme Aubriet qui habite jardin fontaine et qui était partie au début de la guerre ; quel fouillis ! et cependant il n'y avait eu que les soldats Français pour y avoir été et que sera-ce chez nous où les Boches sont depuis si longtemps ?

Mardi 15 décembre 1914

Nous avons reçu une lettre de papa à laquelle il avait jointe une lettre d'oncle Louis puis Georges m'a envoyé une carte, il est militaire d'auxiliaire.
Melle Juliette la sœur de Mme Aubriet est venue travailler je lui ai piqué des tabliers.

Mercredi 16 décembre 1914

Il fait bien mauvais, le vent hurle, c'est l'hiver en plein.
Le soir à seize heures j'ai été à Thierville avec madame Aubriet, quand Mme Aubriet revenait elle s'est aperçu qu'elle avait mis un sabot qui ne lui appartenait pas, elle est retournée me laissant seule près de la voiture de son fils devant un groupe de militaires, moi j'avais avec la voiture quand un militaire est venu conduire la voiture, moi je l'ai laissé là et je suis partie à la rencontre de Mme Aubriet puis ce militaire a conduit la voiture jusqu'au milieu du village, il a dit qu'il donnerait du chocolat au petit.
J'ai écrit à Grand mère par la Suisse, à Georges et à papa.

Jeudi 17 décembre 1914

Ce matin maman m'a grondée parce que je riais, c'est vrai, il faudrait que je pleure ou que je ne ris plus, moi qui suis si gaie ! puisque je n'ai pas de deuil, je ne peux pleurer ; les pertes matérielles ne sont rien ; ah certes ! je ne rirai pas sur la tombe de mon pauvre papa si j'avais le malheur de le perdre !

Vendredi 18 décembre 1914

L'après dîner j'ai été à Jardin Fontaine pour essayer mon tailleur, je l'aurai pour Noël, j'ai fait quelques courses puis je suis rentée pour travailler.
Monsieur Vatinel est venu voir Mr Aubriet, il a déjà apporté deux bouteilles de champagne, une boîte de dattes et un paquet de biscuits pour le réveillon de Noël ; si papa pouvait avoir une permission pour faire le réveillon avec nous la fête serait complète.

Samedi 19 décembre 1914

J'ai écrit à madame Gersant, je n'ai pas son adresse de Paris, je lui enverrai la lettre à Dugny. Le soir il est venu dîner chez Mr Aubriet deux militaires qui n'ont pas eu de nouvelles de leur femme depuis le 24 août, les pauvres ! ils en sont bien désolés. Nous avons joué au machuré, nous étions tous noirs, nous ne nous sommes couchés qu'à vingt deux heures. Que de misères que l'on coudoie en ce moment, c'est une veuve, un orphelin, un blessé, d'autres qui ne savent où sont leur famille comme ces deux militaires à qui nous avons fait passer une bonne soirée ; j'estime que de les distraire un moment, c'est leur faire oublier leur malheur, c'est une autre manière de consoler.

Dimanche 20 décembre 1914

Quel temps affreux , il a plu jusque dix heures pour ennuyer ceux qui allaient à la messe. Le canon a tonné toute la journée, on nous dit que nous attaquons sur tout le front. Oh ! ce canon ! ... C'était comme dans un orage quand le tonnerre gronde fort par moment puis plus doucement, c'est toujours le remous de l'orage et ce temps gris, enfin cela représentait tout à fait l'orage ! l'orage de la mort pour beaucoup !! Hélas ! que de pleurs !!!

Lundi 21 décembre 1914

Nous sommes allées à Verdun avec madame Aubriet ; j'ai acheté un chapeau noir, avec une fantaisie d'autruche noire, je prends du noir parce que sûrement après la guerre j'aurai des deuils à porter.
Nous avons été à la gare voir les blessés ; quelle tristesse ! eh quoi ! c'est là des hommes qui étaient

si frais il y a deux jours ? ils sont blancs, les traits tirés, et en plus tous boueux ; oh ! les malheureux ! Malheur ! à Guillaume et à ses partisans.

Mardi 22 décembre 1914

Il passe continuellement des autos de blessés sur la route, ils reviennent de Romagne. Il fait bien beau j'ai été me promener à Jardin Fontaine. Henri est venu veiller nous nous sommes bien amusées.

Mercredi 23 décembre 1914

J'ai eu mal à la tête toute la journée ; nous avons été voir madame Goubet de la Brasserie pour lui demander les journaux de la Croix où l'on parlait des prisonniers de Grémilly. Nous avons encore reçu une lettre de papa la nôtre est partie aujourd'hui, papa nous envoie le reste de l'estimation de ce qui est resté à Bois d'Arcq elle s'élève à cent mille francs. J'ai été à Jardin Fontaine pour essayer mon costume.

Jeudi 24 décembre 1914

C'est aujourd'hui que nous avons fait la grande veillée. Mr Vatinel est arrivé à cinq heures il a dîné avec madame Aubriet puis après nous avons été chercher mademoiselle Juliette Doucet sa sœur ; dans le but de la faire connaître à Mr Vatinel qui est à la recherche d'une épouse ; mademoiselle Juliette est assez jolie, très distinguée d'une conversation très agréable, en un mot elle est admirable. Mr Vatinel lui est assez joli garçon, mais bien trop petit, il est très gai ; peut-être pas très spirituel. Nous avons très bien passé la veillée et très gaiement minuit est arrivé sans que nous ne trouvions la nuit longue. Quand nous sortions pour aller à la messe nous avons entendu le canon du fort de Douaumont ; cela m'a fait une triste impression car je pensais « peut-être que pendant que nous allons à la messe on bombarde la ferme et on y met le feu » en arrivant à l'église je disais la prière « Notre Dame qui avez été conçue sans péché » je trouvais cette prière tellement bonne et douce que je l'ai répété trois fois lentement oh ! comme c'était doux, c'était le baume sur la blessure. Après nous avons fait le réveillon puis nous nous sommes couchés à trois heures.

Noël 25 décembre 1914

Nous avons été à la messe de 10 heures, monsieur Vatinel est venu pour aller à la messe avec nous et pour revoir Melle Juliette ; après la messe madame Gardeur la sœur de Melle Juliette Doucet nous a salué elle nous a dit que sa sœur avait la migraine ; Pauvre Vatinel ! Madame Marie Gardeur et sa sœur sont venues nous avons goûté l'angélus de Mr Vatinel.

Mme Aubriet nous a dit que Melle Juliette ne voulait pas Mr Vatinel parce qu'il était trop petit.

Le soir nous avons été reconduire monsieur Aubriet jusqu'au cinéma ; nous nous sommes couchées à six heures.

Samedi 26 décembre 1914

Maman est partie voir papa à Souville. En arrivant à dix heures ils ont été avec madame Gardeur son mari et papa manger au bois pour ne pas être vus au quartier. Lorsque le colonel est venu à passer là, il a dit que Mr Gardeur aurait quatre jours de prison il dit « Vous venez faire un repas sur l'herbe » si c'était agréable de manger dehors par un froid pareil le 26 décembre.

Papa va encore changer demain.

Maman est rentrée à treize heures et demie elle dit « que papa est complètement découragé »

Le soir Vatinel est venu il avait dit à Mme Aubriet de tâcher d'inviter Melle Juliette à venir passer une heure. Ce matin Vatinel avait envoyé une lettre par une laitière où il disait « Elle me plait, je vais tâcher de lui parler ce soir » et le soir quand il est venu il était en grande toilette et fut tout étonné de ne pas voir Melle Juliette ; madame Aubriet lui a expliqué que son amie ayant été subitement appelée à Verdun n'avait pu venir.

Dimanche 27 décembre 1914

Le soir Henri Messi est venu veiller avec nous ; nous avons fait tourner une table ronde qui nous a prédit bien des choses que j'ai inscrites au bout de ce livre mais Henri a dû nous tromper nous recommencerons avec des personnes sérieuses. Après nous avons joué ; Henri nous avait mis à la

porte toutes les trois puis nous l'avons enfermé dans la cuisine ; il est sorti par la fenêtre ; quelle partie ! Nous avons reçu une lettre de tante Adèle elle nous apprend la mort de Marguerite qui était infirmière à Bar le Duc ; elle aurait pris un bain trop froid ce qui a occasionné une pneumonie ; elle a été dix jours malade ; au dernier moment elle demandait des prières et elle même elle disait « Jésus Marie Joseph » elle n'a presque pas déliré. Pauvre Marguerite la vie ne t'a pas souri tu n'as vécu que vingt ans et que de malheurs déjà supportés. La mort de tes parents, puis être chez des patrons ; c'est parfois bien dur ! Que Dieu te mette dans son beau ciel bleu ; prépare moi une place près de toi ! amie sur la terre nous avons été, amies au ciel nous serons ! Aussi mes prières vers Dieu s'élèveront pour qu'il te délivre des flammes du purgatoire.
A Dieu ! ma petite amie un jour là haut nous nous reverrons ; j'en ai l'espérance.

Lundi 28 décembre 1914

Je suis allée à Verdun avec madame Aubriet et son beau père ; j'y ai vu monsieur Thomas il m'a donné son adresse il viendra la semaine prochaine manger ici avec quelqu'un de sa famille. Le soir Henri Messi est encore venu il nous a taquiné il soufflait notre lampe puis nous avons joué nous lui avons arraché ses boutons après il les a recousus puis nous avons travaillé.

Mardi 29 décembre 1914

Maman est un peu grippée elle a mal à la gorge et à la tête le soir elle a rendu. Nous avons écrit quatre lettres, à Papa, à Ligny, à oncle Victor et à Mme Hilde.

Mercredi 30 décembre 1914

Nous avons reçu une lettre de madame Gersant qui est à Paris elle a sa nièce et son petit filleul près d'elle je lui répondrai demain.
Mme Aubriet m'a dit que Mr Vatinel allait me faire un cadeau pour le nouvel an je suis à deviner quoi ?

Jeudi 31 décembre 1914

Madame Aubriet nous a invité à manger chez elle aujourd'hui. C'est le dernier jour de 1914 année de malheur, on disait que 1913 ne serait pas heureux parce que c'était un mauvais chiffre 13 et c'est 1914 qui fut mauvais et 1915 aussi sans doute.

Fin de 1914 année de malheurs et de deuils

Commencement de 1915

Sera-t-on plus heureux ?

Vendredi 1^{er} janvier 1915

Avant la messe nous sommes allées offrir nos vœux à madame L'hoste, elle nous a fait prendre un verre de vin chaud avec des petits beurres dont Mr Bonfanty un sous officier qui loge chez eux lui avait fait cadeau ; il avait donné à Melle Juliette une superbe sacoche en moire.
Quand nous sommes rentrées, Mr Vatinel était à la maison ; il nous a présenté ses vœux puis il est allé chercher une grande boîte qu'il m'a offert il y avait dedans un ravissant sachet à mouchoirs en soie bleue peint à la main qu'il avait payé 11 ° ; à madame Aubriet il a offert un joli peigne en écaille avec de l'or et des pierres dessus il l'a payé dans les 11 ° ; puis il nous a montré un beau flacon d'odeur qu'il se promettait d'offrir à Melle Juliette 12°. Nous avons déjeuner avec Mme Aubriet ; puis à

treize heures nous sommes tous descendus, nous avons été chez madame Gardeur lui offrir nos vœux puis nous sommes allées à Vêpres.

Après nous sommes revenus avec Mr Vatinel puis nous avons dîné, nous avons veillé jusqu'à vingt trois heures.

Nous avons reçu une lettre de papa, c'est désolant ; d'être ainsi par le froid dehors ; il regrettait le déjeuner sur l'herbe qu'il avait fait avec maman, donc il n'a pas beaucoup de bons moments pour regretter cela !

Samedi 2 janvier 1915

J'ai un peu travaillé après mon mouchoir. J'ai eu une lettre de Pol Jennesson ; il s'ennuie beaucoup ces pauvres militaires ne sont pas heureux par ce froid.

Dimanche 3 janvier 1915

Maman a été à la messe de dix heures avec nous, pendant la messe elle avait mal à la tête ce qui fait qu'elle n'est pas venue aux Vêpres avec moi. Après les Vêpres j'ai été chercher mon lait puis je suis remontée près de maman.

Lundi 4 janvier 1915

Le matin Mme Aubriet appelle maman en lui disant « il y a un militaire qui demande à vous parler » Je me penche à la fenêtre et je vois Henri Mathieu. Maman lui dit « c'est toi tout le monde te croyait mort » il était au fort de Froide-terre il était resté sans nouvelle de personne ne pouvant écrire et de plus on avait dit à tout le monde qu'il était mort, sa femme est en Haute Savoie ; sa maison de Senon, sa ferme sont brûlées il a tout perdu, ses beaux parents et ma marraine qui est sa mère sont en Saxe prisonniers. Henri a dîné avec nous, nous étions très heureuses de le revoir. Il a vu papa dimanche à Fleury où il arrivait il y restera jusqu'à lundi je tâcherai d'aller le voir.

Je suis allée à Verdun l'après dîner avec Mme Aubriet j'ai été voir Mme Périquet.

Nous avons reçu une lettre de papa il nous dit qu'il a passé le nouvel an bien tristement en déménageant.

Mardi 5 janvier 1915

Maman a lavé notre linge, je suis descendue seule pour aller chercher le lait. Mme Aubriet lavait son linge aussi on lui a rendu le petit.

Mercredi 6 janvier 1915

Mme Aubriet va à Belleville elle m'a demandé de l'accompagner aussi après avoir déjeuné j'ai été à Thierville pour aller retrouver Mme Aubriet qui déjeunait là. Maman a reçu la visite de messieurs Vatinel et Thomas Célestin. Mr Vatinel et Mr Thomas sont revenus veiller et voilà que tout d'un coup Henri nous dit « Le feu au quartier du 162 » C'était un hangar en bois qui servait à la gymnastique qui brûlait, c'était le premier incendie que je voyais et il n'avait rien de lugubre car on ne voyait pas de pauvres civils sur le pavé. Quand toutes les tuiles furent tombées, qu'il ne restait plus que la charpente on aurait cru un feu d'artifice ou un bâtiment où il y aurait eu des ampoules électriques à profusion. Nous avons reçu une lettre de tante Adèle, d'oncle Victor et de papa qui demande qu'on aille le voir, nous ne pourrions pas y aller demain.

Jeudi 7 janvier 1915

Il a fait une véritable tempête, il a beaucoup plu et il fait un grand vent. Je vais aller à la poste poster une lettre de papa. Je suis allée au lait le soir avec Mme Aubriet monsieur Bonfanty avait une jolie boîte de papier toile noué avec une faveur violette il écrivait sur la table de Mme L'hoste.

Vendredi 8 janvier 1915

Après le dîner Mme Aubriet maman et moi nous sommes descendues à Thierville Mme Aubriet allait à Verdun quand nous sommes passées devant la porte on avait oublié les clefs ce qui fait que maman est venue à Verdun avec nous et en cheveux nous n'avions pu prendre nos chapeaux.

Samedi 9 janvier 1915

J'ai terminé mon mouchoir de poche en baptiste. J'ai été chercher le lait de maman avec Mme Aubriet.

Dimanche 10 janvier 1915

Madame Aubriet n'est pas venue à la messe ni à Vêpres j'y suis allée avec maman. Après Vêpres maman a été voir Mme Gardeur. Avec Mme Aubriet nous nous sommes mis de la crème simon et de la poudre de riz de Mr Bonfanty.

Le soir Mr Thomas maréchal ferrant est venu voir si papa était revenu car ces jours ci on parlait fort de renvoyer les classes 87 et 88. Mais on va renvoyer ceux du Centre et on conservera encore ceux de l'Est. Le soir Mr Aubriet a amené deux sous officiers de la compagnie d'ouvriers, un Charton qui est marié et un nommé Constantin de Cannes.

Nous avons tiré les rois c'est Constantin qui était roi, nous avons joué au machuré, puis Mme Aubriet a tiré les cartes elle a fait des tours de physique avec les cartes.

Nous avons bu le champagne, nous avons pris le thé.

Puis après monsieur Constantin a voulu choisir sa reine ; il m'a choisie puis il m'a embrassée. Il était vingt quatre heures quand nous nous sommes couchées.

Lundi 11 janvier 1915

Maman a coupé une mèche de ses cheveux de son ancienne teinte, elle me l'a donnée, je l'ai mise dans un petit carnet.

Mardi 12 janvier 1915

Madame Gardeur va voir son mari à Fleury demain car Mr Gardeur va pendant huit jours à Fleury et huit jours à Dieppe, quand il est à Fleury papa est à Dieppe.

Mercredi 13 janvier 1915

Nous ne prenons plus de lait car le lait de madame Gardeur a tourné. Je suis descendue pour le dire chez madame Gardeur c'est Marcelle Begard qui la remplaçait.

Jeudi 14 janvier 1915

Je suis en retard pour faire mon journal, cela m'ennuie et commence par me dégoûter depuis déjà cinq mois.

Vendredi 15 janvier 1915

Je suis descendue à treize heures avec madame Aubriet qui allait laver. J'ai été voir madame Gardeur qui était revenue hier elle a très bien réussi à voir son mari pendant deux jours.

Samedi 16 janvier 1915

J'ai aujourd'hui 17 ans, je suis déjà une jeune fille, il y a déjà trois ans que je suis sortie de pension, l'an prochain je vais apprendre à coudre et à couper.

J'ai été à l'épicerie et à la boucherie avec mademoiselle Juliette qui allait essayer un costume.

Dimanche 17 janvier 1915

Henri Mathieu est venu pendant la messe, il a dîné avec nous, Mr Thomas est venu aussi. Henri pense aller voir papa demain à Fleury.

Le soir j'ai joué au piquet avec maman, j'ai gagné deux parties de 150.

Mr Vatinel a soupé avec Mme Aubriet chez ses beaux parents.

Lundi 18 janvier 1915

Maman écrit à papa aujourd'hui je commence à faire un drap à jour. Il gèle un peu ce qui fait qu'il y a moins de boue.

Mardi 19 janvier 1915

Papa nous a écrit d'aller le voir à Fleury, demain nous irons chercher un laissez passer et après demain nous irons voir papa. Monsieur Thomas est venu après le déjeuner, il nous a dit que s'il faisait du verglas, que nous fassions défermer notre cheval, qu'il ne glisserait pas.

Mercredi 20 janvier 1915

Nous sommes allées à Verdun chercher un laissez passer à la place ce que nous avons obtenu très facilement. Nous avons préparé nos affaires pour partir demain.

Jeudi 21 janvier 1915

Il fait bien froid, il a gelé et il tombe de la neige. J'ai été chercher le cheval pendant que maman achevait de se préparer.

Nous sommes arrivées à Fleury à onze heures, nous avons vu papa, un peu après il a déjeuné avec nous, l'après dîner il a été à l'exercice puis il est revenu, il a dîné avec nous avec monsieur Jacob Caën d'Étain. Après Lucien et Louis Philbert sont venus nous dire bonsoir. Nous sommes allés chez un monsieur Lajoux originaire de Grémilly il nous a bien amusés.

Vendredi 22 janvier 1915

Papa a couché avec maman, il ne dormait plus bien dans un lit, il n'en avait plus l'habitude, il est parti à la revue, il viendra souper avec nous.

Nous venons déjeuner avec papa qui est parti se faire vacciner et en feuilletant un livre je trouve ces beaux vers, moi qui adore la poésie je vais les inscrire.

Les montagnes gémirent
Et les forêts gémirent.
Mes jeunes années
Où êtes vous en allées ?

Mes jeunes années
N'ont pas joui du monde.
Mes jeunes années
N'en ont pas connu la beauté.

Jeunesse, ma jeunesse
Comme je t'ai passée !
C'est comme si j'avais jeté
Une pierre dans l'eau.

Une pierre dans l'eau
Elle remue et se retourne,
Mais ma jeunesse
Jamais ne se retourne...

traduit de l'anglais.

Encore ceci aussi beau et doux ! traduit du russe

Amour cher amour – Où puis-je te trouver ?
Dans les jardins – tu ne pousses pas
Dans les champs – tu n'es pas semé !

On ne sème pas - dans les champs
Je suis né de moi même
Et parmi les jouvenceaux et les vierges, je marche !

C'est délicieux et suave à écrire et surtout quand je viens de savourer un doux baiser de papa chéri.

Samedi 23 janvier 1915

Séparation !!!...

Nous avons déjeuné seules, papa qui a été vacciné hier contre la typhoïde était à la visite du major ; il a déjeuné avec nous puis il a attelé notre cheval et au moment de partir tous les trois nous sommes allés à l'église. Je disais à la Bonne Vierge Marie « Nous voici encore tous les trois en votre présence. Depuis presque six mois nous avons traversé bien des malheurs, nous avons hélas ! porté des croix bien lourdes pour notre pauvre faiblesse humaine, nous avons mille fois coudoyé la mort, nous avons été même en grand danger, vous nous avez laissé la vie. Vous permettez que nous soyons encore réunis à vos pieds aujourd'hui. Nous sommes encore sur le point de nous séparer, séparation bien douloureuse ! mais cependant nous serons ferme de part et d'autre. Conservez nous tous, aidez nous à porter le fardeau de l'affliction courageusement et mettez nous tous dans votre paradis. Hélas ! notre famille est déjà bien diminuée ! plus peut être que nous le pensons, témoin cette pauvre Marguerite morte pieusement à l'âge de vingt ans et à qui je puis attribuer ces vers trouvés dans un bouquin

Où les plus belles choses
Ont le pire destin
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin !
Mr de Malherbe.

Dimanche 24 janvier 1915

Nous attendions papa aujourd'hui et il n'est pas venu, il pensait avoir une permission pour venir aujourd'hui, sans doute il n'a rien obtenu.
Maman n'était pas venue à la messe, il y a deux militaires qui ont très bien chanté, le prêtre a très bien prêché.
Il dégèle, nous nous ennuyons après papa.

Lundi 25 janvier 1915

Hier soir monsieur L'Hermite le chef de Mr Aubriet est venu dîner chez eux, Mr Thomas était venu aussi, nous nous sommes couchées à vingt trois heures et demie.
Le matin nous étions très en retard pour nous lever ce qui fait que quand papa est arrivé je n'étais pas encore habillée. J'ai conduit papa chez Mr Goubet lequel doit nous prendre un cheval ; après j'ai été atteler le cheval à la voiture pour aller à Houdainville pour voir une dame qui avait demandé à acheter Poule à l'armée si elle voudrait bien la prendre pour la faire travailler. Papa est arrivé après nous, il nous a dit qu'il n'avait pas pu racheter Poule. Nous avons été voir Mr Garet le premier instituteur de papa, il nous a fait prendre le café puis nous sommes revenues à Thierville. Mr Thomas est venu puis à quatre heures nous sommes parties reconduire papa jusqu'en haut de Belleville.
Nous lui avons promis d'aller le voir la semaine prochaine.

Mardi 26 janvier 1915

Mr Thomas est venu nous voir à midi.
Après le dîner je me suis mise à la fenêtre avec madame Aubriet, nous interpellions les passants et nous riions.
Mr Gardeur est venu voir sa famille.

Mercredi 27 janvier 1915

Nous avons reçu une lettre d'oncle Louis.
Madame Antoine la boulangère de Senon est venue nous voir ce matin.
Nous avons écrit à monsieur Paul Banquier voilà deux jours nous écrivons beaucoup.
Je vais descendre à Thierville.

Jeudi 28 janvier 1915

La sœur de madame Aubriet fait une jolie dentelle de taie d'oreiller je dois en reprendre le modèle.
Il gèle, il fait bien froid, mais nous ne salissons plus tant nos chaussures.
Maman a quarante six ans aujourd'hui elle va entrer dans la cinquantaine et moi dans la vingtaine ; elle est à l'automne et moi au printemps de la vie ; chacun son tour. Ses cheveux ont beaucoup blanchi cette année cela me fait penser à la chute des feuilles qui à chaque octobre vient assombrir la

nature. Pauvre maman que Dieu me la garde encore longtemps je l'aime tant !!!...
Si seulement on nous renvoyait papa, que nous en serions heureuses, il serait plus heureux qu'à Dieppe près de ces monstres de Boches.

Vendredi 29 janvier 1915

Hélène Thomas est venue déjeuner chez nous pendant que Mr Thomas était parti à Bras conduire une dame qui voulait aller visiter son mari.

Je l'ai conduit à Verdun où Hélène devait rejoindre son papa puis quand elle a été avec lui j'ai été voir Mme Périquet. La sœur ma bien étonnée en me disant qu'elle avait manqué de mourir et en effet Mme Périquet était bien maigrie et bien affaiblie, elle avait eu beaucoup d'albumine, elle ne voit plus bien clair ; ses enfants vont cependant bien.

Tout à Verdun est aussi calme ; autour de nous des ruines telle qu'aucune description n'en saurait rendre l'effroyable tristesse. Des villages martyrs tels que Clermont, Montfaucon, Varennes, Grémilly, Senon, Amel, Eton, Etain, Warcq...tant d'autres, tant d'autres ! Des tranchées transformées en tombes, des plateaux qui ne sont plus que des cimetières, des champs creusés jusqu'à la pierre par les obus français et allemands, des cités entières où, silencieux, quelques habitants songent devant les murs calcinés et les caves éventrées.

A Verdun, mouvement normal ; les rues pleines de civils et de militaires, les magasins largement ouverts, les autos et les voitures circulant avec cette régularité provinciale que rien ne saurait bousculer, les femmes s'arrêtent devant les vitrines où sont installés les fourrures nouvelles, les manteaux de façon militaire, puis vont faire un tour sur la digue où le concert militaire est remplacé par le chant ininterrompu du canon lointain.

Les hommes vont à leurs affaires, les banques reprennent de l'activité. On ne s'entasse plus aux portes des épiceries. Les provisions sont faites, le sucre est en abondance maintenant. Le ravitaillement est établi avec une étonnante régularité. Le pain est délicieux et pas cher.

Les réfugiés des villages évacués par la force ou la persuasion sont logés et nourris convenablement et attendent sans impatience qu'il leur soit permis de retourner dans ce qui reste de leurs communes.

Samedi 30 janvier 1915

Mme Antoine est passée me prendre pour aller à la mairie où l'on réunissait tous les émigrés pour leur demander s'ils avaient besoin de vêtements.

Je me suis confessée pour aller communier demain car notre Saint Père a dédié ce jour pour un jour de prières universelles pour demander à Dieu la paix : La paix !...que cela est doux à l'oreille après six mois de guerre, la paix !... que c'est doux à écrire et si c'était le bout, si demain nous étions en paix, que d'actions de grâces monteraient vers Dieu !!!....

Dimanche 31 janvier 1915

Nous avons rencontré Mr Antoine Boulanger à Senon il est aux casernes de jardin-fontaine.

Il y avait beaucoup de monde aux offices surtout beaucoup de militaires.

Le soir il a neigé et il faisait bien froid quand nous sommes rentrées.

Lundi 1^{er} février 1915

Je viens de faire mon journal qui était fort en retard. Il dégèle un peu.

Encore un mois de passé, les heures, les jours, les semaines et les mois passent avec une effroyable rapidité et la guerre ne va pas vite, tout est au même point, on tue beaucoup d'hommes de part et d'autre et c'est tout, nous n'avançons que lentement.

Mardi 2 février 1915

Purification

Juliette L'hoste est venue travailler avec moi, nous nous étions mises à la fenêtre qui donne sur la rue, nous avons bien ri, après j'ai été la reconduire à la brume, nous avons fait nos courses puis je suis revenue. Elle viendra travailler un jour ici avec Marcelle Begard. Nous avons reçu une lettre de papa, il espère être bientôt parmi nous, s'il revenait j'irai coucher avec Juliette L'hoste.

La guerre semble vouloir encore durer longtemps.

Sur l'escalier je lis ces vers d'un nouveau Victor Hugo qui écrit dans une tranchée d'avant poste où son genou lui tient lieu de table. C'est Mr Gabriel Imbert qui écrit ainsi.

J'appartiens en effet à l'armée humble et noire

Qu'il faut pour composer une page d'histoire

La guerre d'aujourd'hui est une guerre sainte
Nous y sommes partis sans colère et sans crainte,
Comme les chevaliers accomplissant un vœu ;
Mais c'est l'humanité maintenant « qui le veut » !

Ce n'est pas tous nos biens que l'étranger nous vole !
C'est notre cœur, notre idéal ou notre idole ;
Le travail patient des générations
Qui forme lentement l'âme des nations
Quand le tyran prend une terre, à l'âme ancienne
De ce peuple il prétend substituer la sienne ;
Vous êtes citoyens il vous fera sujets.
Vous avez des élans, des rêves, des projets,
Il les étouffe, il vous assigne votre rôle
Dans le drame qu'il joue au monde, il vous enrôle.
Mon abnégation se doit d'être complète.
La France ne demande pas que l'on se prête.

Les siècles passeront
Sans que notre patrie ait une ride au front !

Imbert
Acteur au théâtre de la nature

Mercredi 3 février 1915

Nous sommes allées à Verdun pour voir madame Périquet qui était levée quand nous sommes arrivées, elle va mieux.
J'avais mal à la gorge et à la tête le soir j'étais extrêmement fatiguée. En rentrant madame Aubriet n'était pas à la maison, nous avons été à Thierville, Juliette et Marcelle viendront travailler vendredi. J'irai travailler demain à Thierville.

Jeudi 4 février 1915

Monsieur Thomas est venu nous voir après le déjeuner ; il est encore venu à la veillée nous avons bien ri pour la peine. Nous espérons que papa sera bientôt libre quelle joie ; le pauvre il sera bien heureux de revenir ; la vie de famille lui fera plus de bien que la vie militaire.

Vendredi 5 février 1915

Papa n'est pas encore revenu, nous l'attendions déjà espérons qu'il n'ira plus à Dieppe !!...
Hier un aéroplane a jeté une bombe à trente mètres de notre fenêtre dans le jardin, maman était seule à la maison ; tout le monde est venu voir le trou, les enfants se bousculaient pour ramasser les éclats. Le Bon Dieu nous a bien préservé cette fois.

Samedi 6 février 1915

Maman se fait une camisole ; la journée s'est écoulée calme jusque maintenant. Je fais mon journal puis après je vais préparer une lettre pour papa avant que d'aller à Thierville.

Dimanche 7 février 1915

Maman est allée rendre visite à Mme Gardeur. Mr Thomas doit venir dîner ce soir nous avons mangé tous en cœur, j'ai été au salut à dix sept heures et demie, après les Vêpres nous nous sommes bien amusées avec Marcelle et Juliette nous nous sommes promenées puis nous sommes allées au salut et ces demoiselles sont venues me ramener.
Nous nous sommes couchées à vingt trois heures après avoir passé une bonne soirée, nous avons fait tourner la table que nous faisons tous marcher.

Lundi 8 février 1915

A midi Juliette L'hoste est venue travailler ; à seize heures Mr Thomas est venu avec Taverne et René Genoux. Mr Taverne nous a fait peur, il nous a dit que quand on les désarmerait, ils ne pourraient pas se rendre dans les villages où ils veulent aller, ils doivent partir plus loin que Bar, quelle déveine si papa ne pouvait pas venir ici !!!....

Lundi 15 février 1915

Voilà une semaine que je n'ai pas écrit mon journal ; quelle négligence de ma part, abandonner mon journal ainsi pendant une semaine !

Mardi j'ai été travailler à Thierville ; mercredi j'ai été au comptoir à Jardin Fontaine avec Juliette nous avons été voir madame Antoine, le soir Mr Thomas est venu puis Mme Aubriet a reçu une dépêche d'une parisienne qui doit venir habiter l'autre chambre ; elle arrivait par le train Meusien à neuf heures ; monsieur Aubriet est allé à la gare il est revenu à dix heures accompagné de Mme Barret et de son mari ; lui grand châtain ayant beaucoup de ressemblance avec monsieur Périquet ; elle grande, mince, brune, habillée avec un manteau de voyage en ratine bleu foncé, une grande étole en skunks avec un grand manchon en pareil ; un petit chapeau noir avec une aigrette blanche et une voilette blanche, des chaussures avec le haut gris et le bas noir, c'était bien le type de la parisienne en voyage.

Jeudi j'ai été à Thierville travailler, j'ai commencé un bas de pantalon très joli.

Vendredi nous recevons deux lettres de papa samedi il est parti à Dieppe quelle angoisse encore ! peut être que quand j'avais ces lignes, un obus boche lui donne le coup de la mort l'on n'ose plus rire, l'on n'est plus tranquille ; nous souffrons, nous tremblons, nous craignons un nouveau malheur ! oh ! que samedi 20 arrive vite, vite qu'il quitte les avant postes qu'il se repose en sécurité huit jours encore !!!.....

Mardi 1^{er} août 1916

Je reprends mon cher journal pour y inscrire ces impressions ressenties hier lors de mon voyage au Bois-Guillaume et à la Chapelle. Nous avons voulu passer devant la maison qui nous a abrité onze mois pendant la grande tourmente. Ce fût d'abord la promenade sur la route dans le bois de sapin, nous reconnaissons chaque chemin, chaque bouquet d'arbres et la grande croix du Chêne-Sec. Puis nous passons près de la source ou fontaine qui nous a fourni toute l'eau nécessaire à notre usage pendant notre séjour à la Perrière ; je n'avais pas soif mais en passant près de la fontaine je n'ai pas pu résister au désir de baigner mes mains dans cette belle eau claire et de boire quelques gorgées dans le creux de ma main.

A un détour du chemin nous avons aperçu notre ancien « home » chaque changement nous faisait mal au cœur, car nous sentions que cette maison ne nous appartenait plus. C'étaient des perches qui étaient dressées contre la haie ; le hangar encombré de voitures, des tas de fagots derrière la maison, la niche de notre chien était détruite, des tuiles neuves remises sur le toit et au milieu du jardin on avait abattu le gros arbre sous lequel nous allions nous asseoir pendant les chaudes journées de l'été dernier.

Je restais là en contemplation pendant longtemps, les heures s'envolaient et j'étais toujours là regardant ce joli jardin, cette gentille maison de campagne où j'avais vécu des jours heureux et des jours sombres. Là j'avais ri et combien de fois hélas ! j'avais pleuré.

Tous mes compagnes et compagnons d'exil avaient ressenti les mêmes impressions. Que sera-ce quand nous reverrons notre ancien foyer de la Meuse que les barbares ont réduit en cendres ?

Ecrit à la Tuilerie de Domfront.

Le 26 mars 1917

Mon cher journal, mes occupations journalières m'empêchent de retracer tous les jours mes impressions. Aujourd'hui c'est d'un brave animal que je veux causer. C'est Scaraby un joli pur sang à la robe blonde-rouge. Qu'il était doux et docile ! je montais à cheval dessus ; tous mes caprices il les contentait, allant au pas ou au galop suivant mon désir.

Comme je l'aimais ce brave animal, il a été acheté dans une vente le 24 décembre 1916. Comme il était maigre et quelles souffrances il avait eues. Il a fait la guerre tant que ses jambes le lui ont permis. Il a été blessé d'un éclat d'obus dans l'épaule. Lorsqu'il fut réformé un boulanger l'a acheté. Chez lui il faisait de nombreuses et longues courses. De là, il a passé dans nos mains ; ce fut sans doute le meilleur moment de sa vie ; il avait la liberté il allait manger au bord de la route. Quand il rentrait il trouvait toujours un ratelier garni. Parfois le fripon allait choisir son foin sous le hangar après le tas. Tous les dimanches Charlotte et moi caracolions dessus. Jamais il ne refusait de nous amuser. Dans ce bas monde les plus belles choses ont le pire destin. Donc un soir on mit Scaraby coucher sous le hangar près du tas de foin, là où il avait passé la première nuit après son arrivée à la

forteresse de Domfront, j'en reviens au soir fatal où papa l'a mis coucher près du tas de foin pour que le lendemain de bonne heure il ait mangé. Il y avait foire au Mans et mon ami devait y être conduit. Pendant le souper en parlant de lui je pus à peine contenir mon émotion. Je lui portais des douceurs et en caressant sa croupe je pleurais silencieusement. Le lendemain matin maman vint m'appeler pour aller dire adieu à Scaraby ; je lui portais encore des carottes rouges qu'il adorait. Je croyais que le pauvre animal me remerciait et qu'il comprenait qu'il allait être séparé de nous. Si la guerre avait fini nous l'eussions conservé il eut été notre cheval de voiture. Mais le sort en décida autrement. En donnant une dernière caresse à mon ami je ne pus refouler mes larmes. Papa me dit « Ne vas pas pleurer ton cheval. J'en achèterai un autre » « Ce ne sera pas un Scaraby » dis-je. Adieu mon cheval chéri, ici je retrouverai ton souvenir. Je regrette de ne pas avoir coupé quelques brins de ton opulente crinière je les aurais